LA VIE
DE FRÉDÉRIC,
BARON DE TRENCK.

LA VIE DE FRÉDÉRIC, BARON DE TRENCK,

ÉCRITE PAR LUI-MÊME,

ET

TRADUITE DE L'ALLEMAND EN FRANÇOIS;

PAR M. LE BARON DE B***.

Tandem bona causa triumphat.

SECONDE PARTIE.

Seconde édition, revue & corrigée.



A METZ,

Chez { C. LAMORT, Imprimeur-Libraire. DEVILLY, Libraire.

Et à PARIS,

Chez BELIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves.

AVEC APPROBAT. ET PRIVIL. 1788.



LA VIE DE FRÉDÉRIC, BARON DE TRENCK.

MON voyage à Dantzick avoit deux motifs, 1°. de terminer avec mes freres & sœur le partage de la succession de ma mere; 2°. d'aller voir à Péteisbourg mon amie la Comtesse de B... C'est une chose digne de ramarque, qu'avant que je ne fusse parti d'Hongrie, le Duc Ferdinand de Brunswick, Gouverneur de Magdebourg, avoit déja reçu ordre de faire préparer ma prison; je tiens ce fait de sa propre bouche. On avoit de plus écrit de Vienne à Berlin, que le Roi devoit se tenir en garde contre Trenck, attendu qu'il resteroit à Dantzick, jusqu'au moment où ce Prince partiroit pour le camp qu'il as-

sembloit en Prusse, & que je me proposois de profiter de cette occasion pour attenter à sa vie.

Voilà l'horrible dessein dont mes ennemis de Vienne m'accuserent si gratuitement, & la trame odieuse qu'ils avoient ourdie pour se débarrasser de moi, & jouir tranquillement de la riche succession de mon cousin, qu'ils retenoient entre leurs mains, & dont ils vouloient me dépouiller sans retour. J'ai pour garants de cette infâme trahison le Duc Ferdinand de Brunswick & tout le ministere de Berlin.

Il étoit d'autant plus nécessaire d'établir solidement la vérité de ce que je viens d'exposer, que l'attentat exécrable que l'on me supposoit avoir en vue, peut seul excuser l'inhumanité avec laquelle le Grand Frédéric m'a traité.

Les détenteurs de mes biens s'étoient adressés à un nommé Weingarten, Secrétaire du Comte de Puebla, alors Ambassadeur d'Autriche à Berlin, pour faire passer au Roi les avis qui me concernoient. C'est ce même Weingarten, qui, comme il a été reconnu en 1756, a trahi les secrets de l'Etat.

Il quitta au commencement de la guerre le ſervice d'Autriche, pour s'attacher à celui de Pruſſe ; & non-ſeulement il fut la cauſe de tous mes malheurs, mais en 1755, lorſqu'il jouiſſoit encore de la confiance de l'Ambaſſadeur, il le devint de la mort de ma ſœur (1), & de celle de deux braves ſoldats, ainſi que je le raconterai plus bas.

Il eſt au reſte certain que je fus alors lâchement vendu par des gens de Vienne, qui avoient intérêt à me faire diſparoître pour toujours.

Mes freres & ma ſœur vinrent me voir à Dantzick au commencement de Mai. Nous paſsâmes quatorze jours enſemble, & partageâmes les biens de ma mere. Ma ſœur ſe juſtifia du mauvais procédé qu'elle avoit été forcée d'avoir envers moi en 1746, lorſque j'étois venu lui demander de ſecours, & nous nous quittâmes après nous être juré un attachement à toute épreuve.

La ſeule connoiſſance que j'euſſe faite

(1) Elle perit en effet en 1758 d'une maladie de langueur, occaſionnée par le chagrin que lui cauſa le bouleverſement de ſa fortune & ſa tendreſſe pour moi.

pendant mon séjour à Dantzick, étoit celle de Monsieur Abramson, notre Résident, pour lequel j'avois des lettres de recommandation, & qui m'avoit reçu avec des politesses excessives. Cet homme étoit né Prussien, & n'étoit jamais allé à Vienne. Il avoit obtenu sa place à la recommandation du Comte de Bestuscheff, sans qu'on eût pris aucune information sur sa capacité, sa probité & son attachement au service de la Maison d'Autriche. Lié intimement avec Monsieur Reimer, Résident de Prusse, il devint dans cette occasion, l'artisan de mon infortune.

A peine mes freres & sœur étoient-ils partis, que je pris la résolution de m'embarquer pour la Russie; mais Abramson, dont cela ne faisoit pas l'arrangement, sut, sous divers prétextes, me retenir encore huit jours, afin d'avoir le temps de préparer, conjointement avec Reimer, le piege qu'il me tendoit. Le Roi de Prusse demandoit au Magistrat de Dantzick qu'il me livrât. Un procédé aussi contraire au droit des gens ne pouvoit pas avoir lieu, sans qu'on eût au préalable obtenu le consente-

ment de la Cour de Vienne, au ſervice de laquelle j'étois attaché en qualité de Capitaine de Cavalerie ; j'avois d'ailleurs un congé & un paſſe-port du conſeil de guerre. Cela donna ſans doute lieu à différentes écritures, dont il falloit attendre la réponſe.

Le jour enfin où je devois partir arriva ; mon paſſage étoit déja arrêté ſur un vaiſſeau Suédois ; mais ma deſtinée en avoit décidé autrement.

Abramſon, qui me trompoit, avoit promis d'envoyer un de ſes gens à la rade, pour ſavoir le moment du départ. A quatre heures de l'après midi, il me dit qu'il avoit parlé lui-même au Capitaine, & qu'il lui avoit répondu qu'il ne mettroit à la voile que le lendemain ; que, d'après cela, il m'attendroit à déjeûner, & m'accompagneroit juſqu'au vaiſſeau. Je voulus alors faire porter tout de ſuite mes effets à bord, & y aller coucher, éprouvant une inquiétude ſecrette qui me faiſoit deſirer de ſortir au plutôt de Dantzick. Abramſon m'en empêcha ; il me dit qu'il avoit beaucoup de monde chez lui, qu'il falloit abſolument que j'y vinſſe paſſer la ſoirée, ce qui fut cauſe que

je ne pus retourner à mon auberge qu'à onze heures. A peine étois-je au lit, où je lisois, qu'on frappa à ma porte qui n'étoit point fermée. Deux Commissaires de la ville avec vingt Grenadiers entrerent dans ma chambre & entourerent mon lit avec une si grande promptitude, que je n'eus pas le temps de sauter sur mes armes pour me défendre. Mes trois laquais avoient été également arrêté, & l'on me signifia : « Que » le louable Magistrat se croyoit obligé de » me livrer, comme accusé d'un crime, à » Sa Majesté le Roi de Prusse. »

Ma surprise fut extrême de me voir ainsi trahi. On me mena sans bruit dans la prison de Dantzick où je restai vingt-quatre heures. Vers midi, le Résident Abramson vint me voir. Il témoigna prendre beaucoup de part à mon infortune, & me dit qu'il avoit fortement protesté contre l'illégalité de ce qui venoit de se passer envers un homme qui étoit actuellement au Service de la Maison d'Autriche ; mais qu'on lui avoit répondu qu'en l'année 1752 on en avoit fait autant à Vienne avec les deux fils du Bourg-Mestre de Dantzick, qui s'appelloit Rutenberg, &

qu'en conséquence, on vouloit user de représailles dans cette occasion; que d'ailleurs on ne pouvoit pas se refuser aux instances & aux menaces du Roi de Prusse, qui vouloit absolument m'avoir en sa puissance.

Monsieur Abranson, qui, dans la vérité, loin d'avoir fait aucune protestation en ma faveur, s'étoit au contraire entendu avec le Ministre de Prusse, me conseilla de lui remettre mes papiers & les autres choses précieuses que je pouvois avoir, attendu que sans cela, je courrois risque d'en être dépouillé. Il savoit que j'avois reçu de ma famille une lettre de change de sept mille florins. Je la lui donnai : mais je gardai ma bague qui valoit quatre mille florins, & environ soixante louis que j'avois en bourse. Il m'embrassa, & m'assura qu'il ne négligeroit rien pour me procurer une prompte délivrance; que même il alloit faire des démarches auprès de la Bourgeoisie, dont il espéroit du succès, parce que le Magistrat étoit encore incertain s'il me livreroit, ce qui ne pouvoit pas avoir lieu avant huit jours, & il me quitta en répandant un torrent de fausses larmes.

La nuit ſuivante, deux Commiſſaires de la ville arriverent dans ma priſon avec le Réſident Reimer, un Officier Pruſſien & quelques Bas-Officiers. Ils me remirent entre les mains de ces derniers. A l'inſtant commença le pillage ; Reimer m'arracha ma bague, prit ma montre, ma tabatiere & tout ce qui me reſtoit. On ne me laiſſa qu'un habit & une chemiſe; enſuite on me fit monter avec trois Pruſſiens dans un carroſſe fermé. Un détachement de la milice de Dantzick accompagna la voiture juſqu'à la porte de la ville qu'on ouvrit à cet effet, & fut remplacé là par des Dragons de la même ville qui m'attendoient, & m'eſcorterent juſqu'à Lavenbourg dans la Poméranie.

J'ai oublié la date préciſe de ce cruel jour; mais, autant qu'il m'en ſouvient, ce devoit être au commencement de Juin. Trente Huſſards, commandés par un Lieutenant, releverent à Lavenbourg le détachement précédent; je fus ainſi mené de garniſon en garniſon juſqu'à Berlin. D'où il ſuit que, les Dragons de Dantzick m'ayant accompagné juſqu'à Lavenbourg, c'eſt

très-fauſſement que le Magiſtrat de cette premiere ville, appuyé du traître Abramſon, a écrit à la Cour de Vienne pour s'excuſer; que c'étoit à mon imprudence ſeule qu'on devoit attribuer cet événement, puiſque je m'étois expoſé à être arêté par les Pruſſiens, en allant me promener dans le fauxbourg.

Il eſt donc étonnant qu'on n'ait pas demandé de la part de la Cour de Vienne une ſatisfaction pour la trahiſon dont les Dantzicois avoient uſé envers un Officier Autrichien, trahiſon que j'ai démontrée avec la derniere évidence. On ne pouvoit pas au reſte punir Monſieur Abramſon à qui ma détention avoit valu un emploi en Pruſſe, qui lui fit quitter auſſi-tôt après le ſervice d'Autriche. Son bonheur toutefois ne fut pas de longue durée; car, en l'année 1764, époque de mon élargiſſement, il fut condamné à être renfermé pour la vie dans la maiſon de force de Koenigsberg; & ſa femme, qui étoit fort riche, alla mandier ſon pain.



C'eſt ainſi que j'ai ſurvécu à la plupart de mes ennemis, & que j'ai appris par ma

propre expérience que la vertu, unie au courage, peut quelquefois faire triompher de la calomnie & du pouvoir arbitraire.

Je vois encore aujourd'hui avec une secrette joie ceux de mes ennemis qui ne sont pas morts, être dévoués au mépris public, ou trembler devant moi, lorsqu'ils pensent que leurs infâmes actions sont dévoilées à tous les yeux, & que peut-être il se trouvera un Prince qui voudra être mon vengeur. Quand bien même cela n'arriveroit pas, & qu'ils mourroient tranquilles possesseurs de mes biens, il me restera toujours la douce consolation d'être plaint par les honnêtes gens, qui ne liront sans doute pas avec indifférence l'histoire de tant de malheurs que j'ai si peu mérités.

J'allois donc de garnison en garnison, faisant deux, trois, au plus cinq milles par jour. Par toutes les villes où nous passions, l'on me témoignoit le plus vif intérêt; il n'y avoit personne qui ne parût sensible à ma triste situation.

Le quatrieme jour nous arrivâmes à N.N. où commandoit le Duc de Wirtemberg, pere de la Grande-Duchesse de Russie, &

où ſon régiment étoit en quartier. Ce Prince voulut me parler; il fut touché de ce que je lui dis, me fit dîner à ſa table, & me retint toute la journée avec lui. Ses bontés allerent même ſi loin, qu'il ordonna de me laiſſer repoſer le lendemain, que je paſſai également dans ſa maiſon, & la Ducheſſe de Wirtemberg, ſa femme, qu'il avoit épouſée depuis peu, eut pour moi les attentions les plus délicates.

Le troiſieme jour, après avoir encore dîné chez le Duc, je partis vers les deux heures pour continuer mon voyage dans une voiture ouverte, ſans détachement, & n'ayant, pour m'accompagner qu'un Lieutenant de ſon régiment qui étoit aſſis à mes côtés.

En réfléchiſſant ſur la facilité que j'aurois eue dans cette occaſion de m'échapper, ſur tout ce que j'avois entrepris durant ma détention à Glatz, on ne ſauroit trop s'étonner de l'aveuglement avec lequel j'allois, pour ainſi dire, me remettre moi-même entre les mains de mes ennemis; malheureuſement je ne m'apperçus pas aſſez tôt de la généreuſe intention du Duc de Wir-

temberg, qui cherchoit évidemment à me procurer le moyen de m'évader, & qui, en conséquence, devoit avoir donné des ordres exprès aux Officiers qui m'accompagnoient. Sa grande ame lui eût peut-être fait supporter volontiers une réprimande du Roi, pour avoir le plaisir de sauver un innocent. Je restai cinq jours à travers la province où il commandoit, & je couchois toutes les nuits dans la chambre de l'Officier qui étoit chargé de ma conduite, sans que celui-ci prît aucune précaution pour me retenir. Je n'en recevois au contraire que des témoignages d'amitié.

Dans plusieurs endroits, le chemin que nous suivions n'étoit éloigné des frontieres que de deux ou trois milles; rien n'auroit été aussi facile que de s'enfuir ; mais j'étois aveuglé, & ce même Trenck, qui, dans Glatz, avoit osé attaquer trente hommes, pour reprendre sa liberté, qui n'a jamais connu le sentiment de la peur, est resté quatre jours sans pouvoir prendre une résolution.

En traversant une petite ville où commandoit un Capitaine de Cavalerie, j'allai

loger chez lui ; il me reçut parfaitement bien, & l'après-midi il fortit à cheval fans felle, fuivant l'ufage des Pruffiens, pour aller mener promener fon efcadron. Je reftai feul à la maifon. J'allai dans l'écurie, où je trouvai encore trois chevaux avec leurs felles & leurs brides. Dans la chambre il y avoit une épée & des piftolets. Je n'avois qu'à monter un de ces chevaux, fortir par la porte oppofée, & m'en aller. Je faifois fur cela des réflexions, & j'étois prêt à embraffer ce parti ; mais bientôt un fecret penchant me ramenoit à l'indécifion. Le Capitaine revint quelque temps après, & parut furpris de me retrouver.

Le lendemain je montai avec lui feul dans fon équipage pour aller plus loin. Arrivés dans une forêt, il apperçut des champignons, & fit arrêter. Il me propofa de defcendre pour l'aider à en chercher. Il s'éloigna ici de moi de plus de cent pas, & me donna pleine liberté de m'enfuir. Malgré cela je n'en profitai pas, & je retournai volontairement à lui, pour me laiffer emmener.

On me traitoit très-bien ; on m'efcortoit

avec beaucoup de négligence ; c'est ce qui me fit tomber dans une erreur grossiere. J'imaginai, voyant qu'on me conduisoit droit à Berlin, que le Roi vouloit me parler pour être instruit du plan qu'on avoit formé relativement à la guerre qui étoit sur le point d'éclater. J'avois de ce plan une parfaite connoissance, puisque toutes les négociations secrettes de Bestuscheff m'étoient passées par les mains, & qu'on savoit, encore mieux à Berlin qu'à Vienne, la part que j'y avois eue. Prévenu de cette idée, j'étois loin de songer au sort qui m'attendoit, & je demeurai jusqu'au bout dans mon fatal aveuglement.

Mais hélas ! que cette espérance dura peu, & qu'elle fut changée en un cruel désespoir, quand, après quatre jours de marche, j'eus quitté la Province où commandoit le Duc de Wirtemberg, pour être remis à Boeslin à la premiere garnison d'infanterie ! Le dernier Officier du régiment de Wirtemberg, en prenant congé de moi, paroissoit ému de la plus tendre pitié. Dès ce moment en effet on me mena à Berlin sous une forte escorte, & on exécuta à la

rigueur les ordres qui avoient été donnés. A mon arrivée dans cette capitale, on me logea au-dessus de la grand'garde, avec deux sentinelles dans ma chambre & une à la porte. Le Roi étoit à Potzdam. Je restai dans cette situation pendant trois jours. Le troisieme, parurent quelques Officiers de ville; ils s'assirent autour d'une table, & me firent les questions suivantes, dont je n'ai compris que depuis les motifs, savoir :

1°. Ce que je faisois à Dantzick.

2°. Si j'avois connu Monsieur de Goltz, Ambassadeur du Roi à Pétersbourg.

3°. Le nom des personnes qui étoient entrées dans le complot de Dantzick, &c. &c.

Aussi-tôt que je me fus apperçu du tour qu'on vouloit donner à cet interrogatoire, je refusai absolument d'y répondre, & me contentai de dire qu'en l'année 1745 on m'avoit enfermé dans la forteresse de Glatz, sans m'avoir entendu, ni avoir été jugé par un conseil de guerre; que d'après cela j'avois cru être suffisamment autorisé par le droit naturel, à user de tous les moyens imaginables pour recouvrer ma li-

berté ; qu'actuellement j'étois au service de l'Impératrice Marie-Thérese, en qualité de Capitaine de Cavalerie ; que je demandois encore que l'on me fît mon procès en regle, en remontant à la premiere cause de mes malheurs ; que, dans ce cas, j'étois prêt à répondre à toutes les questions que l'on voudroit me faire ; mais que la forme qu'on donnoit à cette procédure, en m'accusant de nouveaux crimes, sans avoir écouté ma justification sur les anciens, étant absolument illégale, je ne pouvois pas y donner les mains. Cette réponse faite, on me dit qu'on n'avoit point d'ordre à ce sujet, & je me déterminai à garder un morne silence.

On écrivit je ne sais quoi l'espace de deux heures, ensuite il arriva une voiture devant la porte. On me visita exactement pour voir si je n'avois point d'armes cachées ; on prit treize ou quatorze ducats qui me restoient encore, & on me mena sous une forte escorte par Spandau à Magdebourg. Ici l'Officier qui commandoit le détachement me remit au Capitaine de garde à la citadelle, & le Major de la place, qui m'attendoit, me mena à l'instant dans un ca-

chot

chot qu'on avoit préparé exprès pour moi. On s'empara seulement alors d'un petit portrait entouré de diamans de mon amie de Pétersbourg, que j'avois caché sous ma chemise.

Ce cachot étoit pratiqué dans une casemate qui avoit dix pieds de long & six de large. Deux portes se fermoient l'une sur l'autre, & il y en avoit une troisieme à l'entrée de la casemate. Le jour m'arrivoit par une fenêtre qui commençoit à la naissance de la voûte, & traversoit un mur de sept pieds d'épaisseur. Quoiqu'elle donnât assez de clarté, elle étoit cependant placée de façon, que je ne pouvois voir ni le ciel ni la terre; je n'appercevois que le toît du magasin. Intérieurement & extérieurement de cette fenêtre, il y avoit d'énormes barreaux; & entre deux, dans l'épaisseur du mur, une grille de fil de fer si serrée, qu'il étoit impossible de distinguer aucun objet en dehors ni en dedans. On avoit enfin entouré la fenêtre extérieurement avec des palissades, afin que les sentinelles ne pussent pas en approcher, & me donner par-là aucun secours. Mes meubles dans cet

horrible séjour consistoient en un bois de lit attaché au plancher, de crainte que je ne l'approchasse de la croisée pour y monter, un matelas, un petit poële, & à côté de celui-ci, un coffre fixé à la muraille, & destiné à me servir de siege. On ne me permettoit aucun instrument de fer, & ma ration pour les vingt-quatre heures étoit d'une livre & demie de pain de munition avec une cruche d'eau.

J'avois toujours été dans ma jeunesse un grand mangeur, cependant j'étois obligé de jetter la moitié de mon pain, qui étoit presque totalement gâté. Ce traitement étoit l'effet de l'avarice du Major qui cherchoit encore à gagner sur cet objet, assez considérable par le grand nombre de prisonniers.

Que mes lecteurs jugent du supplice étrange que la faim me fit endurer pendant les onze mois que je passai à ce régime forcé; car il m'auroit fallu au moins six livres de pain par jour pour me rassasier. Quand je recevois ma portion, je ne l'avois pas dévorée, que j'éprouvois déja le retour de la faim, & j'étois contraint, malgré cela,

d'attendre le moment de la révolution des vingt-quatre heures, avant que de pouvoir espérer quelque soulagement. Combien volontiers j'eusse donné alors une lettre de change de mille ducats sur l'argent que j'avois à Vienne, pour avoir au moins une fois le plaisir de me rassasier de pain sec! Rarement la faim me permettoit de dormir; mais quand par hasard cela arrivoit, je rêvois aussi-tôt que j'étois à une grande table, couverte des mets les plus exquis, que je dévorois avec une avidité extrême, & il me sembloit que la compagnie s'émerveilloit de mon appétit. Comme toutefois mon estomac ne se remplissoit pas davantage, l'illusion n'en duroit que plus long-tems. Si enfin la faim me réveilloit, alors tous les plats disparoissoient, & il ne me restoit que des regrets. Cependant le besoin de manger augmentoit de jour en jour, & devenoit sans cesse plus pressant. Cette espece de supplice m'empêchoit de fermer l'œil, & rendoit par-là ma situation mille fois plus affreuse, en doublant par les insomnies la durée du tems, & par conséquent celle de mes tourmens.

Le ciel préserve tout honnête homme d'une pareille situation ! Pour un scélérat, elle auroit été insupportable. On peut être huit jours dans le besoin, souffrir trois jours la faim ; mais assurément il n'existe pas sur la terre une créature vivante, qui ait jeûné durant onze mois, sans pouvoir une seule fois, dans un si long espace de temps, prendre la moitié de la nourriture qui auroit été nécessaire pour la soutenir. On croit généralement qu'on s'habitue à peu manger ; j'ai éprouvé le contraire, ma faim alloit toujours en croissant ; & la constance avec laquelle j'ai supporté cette espece de martyre pendant onze mois, est à mes yeux la plus grande preuve de courage que j'aie donné de ma vie.

Les représentations, les prières ne servoient à rien ; on me répondoit : « C'est par » l'ordre exprès du Roi, il est défendu de » vous en donner davantage. » Le Général Borck, Commandant de Magdebourg, homme dur & cruel, me dit même un jour que je le suppliois d'augmenter un peu ma portion : « Tu t'es assez long-tems gorgé » de pâtés sur le service d'argent du Roi, que

» Trenck lui a volé pendant la bataille de
» Soran. Il faut actuellement goûter de
» notre pain de munition dans ton f... trou.
» Ton Impératrice n'a pas envoyé d'argent
» pour te nourrir, & tu ne mérites ni le
» pain qu'on te donne, ni les frais qu'on
» fait ici pour toi, &c. »

Les trois portes étoient donc fermées, on m'abandonnoit à moi-même, & toutes les vingt-quatre heures on apportoit mon pain & mon eau vers midi : les clefs de ces portes étoient déposées chez le Commandant ; celle qui donnoit dans le cachot avoit un petit guichet dans le milieu, par lequel on faisoit passer ma nourriture. Les mercredis seulement on ouvroit ma prison, & alors le Commandant, accompagné d'un Major, y entroit pour faire la visite, après qu'elle avoit été auparavant nettoyée par un prisonnier.

Ayant observé ce manege l'espace de deux mois, & m'étant assuré que personne ne venoit à des tems différens, je commençai un ouvrage auquel j'avois souvent pensé, & que je trouvois praticable. Dans l'endroit où étoit la marche de la porte & le



poële, il y avoit une place carrelée en briques, qui s'étendoit jusqu'à la muraille par laquelle mon cachot étoit séparé de la casemate prochaine, où personne n'habitoit. Comme il y avoit une sentinelle devant ma fenêtre, j'eus bientôt trouvé deux honnêtes gens qui, malgré les défenses, consentirent à me parler, & m'apprirent les tenans & les aboutissans de ma triste demeure.

Je compris par-là qu'il seroit aisé de m'échapper, si je pouvois pénétrer dans la casemate, dont la porte n'étoit point fermée, n'ayant plus alors que l'Elbe à passer, pour gagner les frontieres de la Saxe, qui n'étoient éloignées que d'un mille.

Je dressai sur cela mon plan, & les différens travaux que j'ai exécutés depuis, pour m'évader, rempliront presqu'en entier cette seconde partie.

Je commençai donc par détacher les fers qui tenoient la marche de la porte; ils avoient près de dix-huit pouces de long, & étoient assujettis au coffre par trois clous que je fis sauter, & dont je conservai les têtes, afin d'être remises à leurs places, lorsqu'on feroit la visite.

Cette opération m'ayant procuré les moyens de faire une brêche, je levai les briques du plancher, & trouvai la terre au-dessous. Je me déterminai alors à percer derriere le coffre un trou dans la muraille qui avoit sept pieds d'épaisseur. Le premier revêtement étoit de briques, ensuite on rencontroit de grosses pierres de taille. Je comptai le nombre des briques que j'avois ôtées tant au plancher qu'à la muraille, afin de pouvoir les replacer sans qu'il y parût; & quand je fus assuré de réussir, je continuai ma besogne. La veille du jour où l'on vint faire la visite, tout se trouva rétabli. J'avois cependant déjà démoli une portion de mur d'un pied de haut; mais j'avois eu soin de rappliquer les briques en leur lieu, & d'en remplir les joints avec de la poussiere de chaux que je mouillois à cet effet. J'avois gratté les murailles de ma prison qui avoient peut-être été blanchies cent fois; j'avois fait un pinceau de mes cheveux, dont je me servis pour blanchir la partie rajustée, & je l'avois fait sécher à la chaleur de mon corps. Les ferremens furent aussi remis à leurs places, de façon qu'il étoit impos-

ſible de s'appercevoir du moindre dérangement.

Quant aux décombres, je les cachois ſous la couche de mon lit, &, ſi l'on s'étoit ſeulement aviſé une fois de venir faire la viſite à un jour différent de celui qu'on avoit choiſi, tout auroit été découvert. Comme toutefois cela n'arriva pas durant ſix mois, mon projet devint ainſi pratiquable.

Cependant il falloit ſonger à me débarraſſer d'une partie de ces démolitions, car il m'étoit impoſſible de les remettre toujours à leurs places. Je m'y pris de la maniere ſuivante. Ne pouvant pas me défaire des pierres & du moëlon, je ſemois de la terre dans ma chambre, & je marchois deſſus juſqu'à ce qu'elle fût réduite en pouſſiere; puis je mettois cette pouſſiere ſur le devant de ma fenêtre, à laquelle j'arrivois par le moyen de la marche de ma porte. J'avois fait une baguette compoſée de copeaux tirés de la couche de mon lit, attachés les uns au bout des autres avec du fil d'un vieux bas, & j'avois mis au bout de cette baguette une houppe de mes cheveux. J'avois enfin percé un trou imperceptible au travers

travers du chaſſis de fil de fer, placé dans l'épaiſſeur du mur de la fenêtre, & c'étoit par-là que je pouſſois avec mon bâton la pouſſiere en dehors de ce chaſſis; enſuite j'attendois qu'il fit du vent, &, lorſqu'il s'élevoit pendant la nuit, j'en profitois pour achever de la diſſiper entiérement. Je ſuis ſûr, qu'en uſant de ce ſeul expédient, je me ſuis débarraſſé de trois cens livres de terre & au-delà, ce qui me mit d'abord un peu plus à mon aiſe. Mais comme cela ne ſuffiſoit pas encore, je fus obligé de recourir à un autre moyen, qui conſiſtoit à faire avec de la terre pêtrie des ſauciſſons qui avoient la forme d'excrémens; je les ſéchois, &, quand on ouvroit les portes du cachot, le priſonnier qui étoit chargé de le nettoyer, croyant balayer des immondices, me délivroit ainſi de quelques livres de terre de plus par ſemaine.

Je fabriquois enfin de petites chiques de terre; & les ſoufflois l'une après l'autre par la fenêtre avec un tuyau de papier, pendant que la ſentinelle ſe promenoit.

Il eſt difficile d'imaginer toutes les peines que j'éprouvai, quand une fois j'eus

creusé l'épaisseur de deux pieds dans la pierre de taille. Les ferremens que j'avois tirés de la marche de la porte & des pieds de mon lit, étoient mes seuls instrumens. Une sentinelle compatissante m'avoit aussi donné une vieille baguette de fusil & un petit couteau à manche de bois, qui me rendirent de bons services. Ce dernier surtout me fut extrêmement utile, comme je le raconterai plus bas. Ce ne fut donc qu'après un travail forcé de six mois, que je parvins à percer ce mur, & à faire un passage dans la casemate voisine.

Durant cet intervalle, j'avois eu occasion de parler à quelques sentinelles, parmi lesquelles se trouvoit un vieux Grenadier, appellé Gefhard; je le nomme, parce qu'il m'a donné des témoignages rares de fidélité & de grandeur d'ame. J'appris de lui la situation précise de mon cachot, & la maniere dont il falloit m'y prendre pour échapper.

Il ne me manquoit plus que de l'argent pour acheter une nacelle, & m'enfuir avec Gefhard par l'Elbe en Saxe. Pour y parvenir, il me procura la connoissance d'une

fille Juive, native de Deſſan, qui s'appelloit Eſter Heymaninn, & dont le pere étoit en priſon depuis dix ans. Cette bonne créature, que je n'ai jamais vue, gagna deux autres Grenadiers qui s'abouchoient avec moi auſſi ſouvent qu'ils étoient en faction devant mon cachot. Je fis avec des copeaux, liés les uns au bout des autres, un bâton aſſez long pour pouvoir arriver juſqu'au-delà des paliſſades qui environnoient la fenêtre de ma priſon, & par-là je me procurai du papier, un ſecond couteau & une lime.

J'écrivis alors à ma ſœur qui demeuroit à quatorze milles de Berlin; je lui mandai ma ſituation, lui donnai les inſtructions néceſſaires pour travailler à ma délivrance, & la priai de remettre trois cens écus à la fille Juive, ayant eſpérance, par ſon moyen, de pouvoir ſortir de ma priſon. J'ajoutai à cela une autre lettre oſtenſible pour le Comte de Puebla, Miniſtre d'Autriche à Berlin, qui renfermoit une lettre de change de mille florins à toucher ſur l'argent que j'avois à Vienne, avec priere d'en remettre le montant à la fille Juive, lui ayant promis cette ſomme pour la ré-

compenser de sa fidélité. Quant aux trois cens écus de ma sœur, Ester devoit me les apporter, & s'arranger avec ses Grenadiers de maniere à faciliter mon évasion, que rien ne sembloit pouvoir empêcher, vu le trou que j'avois percé dans la casemate qui étoit à côté de ma prison.

Mes lettres étoient ouvertes, ayant été obligé de les tortiller autour d'un bâton, pour les faire passer. Ester, après les avoir reçues, partit pour Berlin, & arriva heureusement chez le Comte de Puebla. Ce Ministre loua beaucoup son intelligence, prit ma lettre & celle de change qui l'accompagnoit, lui ordonna d'aller parler à Monsieur de Weingarten, son Secrétaire d'ambassade, & de faire ce que celui-ci lui prescriroit.

La Juive ayant été parfaitement accueillie par Monsieur de Weingarten, lui confia tous les arrangemens qui avoient été pris avec les deux Grenadiers, & ne lui cacha point qu'elle avoit aussi une lettre pour ma sœur, qu'elle devoit lui porter à Hammer près de Kustrin.

Il demanda à la voir, la lut, & lui dit

d'aller s'acquitter de sa commission. Puis il lui remit deux ducats pour payer les frais de voyage, & lui recommanda de venir le trouver à son retour; que durant cet intervalle, il tâcheroit de toucher le montant de la lettre de change de mille florins, & lui donneroit de nouvelles instructions.

Ma commissionnaire partit avec joie pour Hammer; ma sœur, qui étoit veuve, & n'avoit plus à craindre, comme en 1746, d'être contrariée par son mari, fut enchantée d'apprendre que j'étois encore vivant, & délivra sur le champ les trois cens écus.

Alors la Juive repartit en diligence pour Berlin, avec une lettre que ma sœur m'écrivoit. Elle alla montrer le tout à Monsieur de Weingarten. Celui-ci lut la lettre, & s'informa du nom des deux Grenadiers. Il dit ensuite que les mille florins de Vienne n'étoient pas encore arrivés, lui donna douze ducats, & lui recommanda de se hâter de retourner à Magdebourg pour m'apporter ces bonnes nouvelles, puis de revenir à Berlin rechercher les mille florins qu'il devoit lui remettre. Ester part pour Magdebourg, vient droit à la citadelle, &

rencontre par bonheur à la porte la femme d'un des Grenadiers, qui lui apprend que son mari & son camarade ont été arrêtés la veille & mis aux fers. Elle ne manquoit pas d'esprit ; elle comprit que nous avions été trahis. Dans l'instant elle rebrousse chemin, & arrive heureusement à Desseau.

J'interromprai ici ma narration, pour donner à mes lecteurs la clef de cette infernale énigme. M. de Weingarten, Secrétaire de légation, étoit, comme on s'en est apperçu depuis, un traître auquel le Comte de Puebla avoit accordé beaucoup trop de confiance. Il étoit à la solde de la Prusse, qui s'en servoit en qualité d'Espion, & avoit découvert à la Cour de Berlin, non-seulement le secret des affaires qui se traitoient à Vienne, mais encore tout le plan de la guerre qu'on y avoit projetté, ce qui fut cause qu'il passa au service de Prusse, aussi-tôt que celle-ci fut déclarée. Quant à moi, il m'avoit trahi, afin de pouvoir garder les mille florins, provenant de la lettre de change que j'avois donnée sur Vienne ; car il est prouvé par la quittance du 24 Mai 1755, que le montant en avoit été re-

mis de mes deniers au Comte de Puebla, & on me l'a portée en compte depuis ma délivrance. Je suis d'autant plus fondé à croire que c'est Weingarten qui a empoché cette somme, que je ne puis me persuader que ce soit l'Ambassadeur lui-même, quoique la quittance soit de ce dernier ; ce qu'il m'est aisé de démontrer, l'ayant encore entre les mains.

C'est ainsi que Weingarten, afin de pouvoir voler impunément mille florins, m'a jetté dans un abîme de malheur, a causé les infortunes de ma sœur, qui ont été terminés par une mort prématurée, & a fait pendre un Grenadier, tandis que l'autre est passé trois jours de suite par les verges.

La Juive fut la seule qui se tira heureusement d'affaire. Elle ma envoyé depuis mon élargissement une relation manuscrite de tout ce qui s'est passé alors, relation que j'ai conservée jusqu'aujourd'hui. On donna à son pauvre pere, qui étoit en prison, plus de cent coups de bâton, pour le forcer à révéler ce qu'il savoit du complot, ainsi que le lieu où sa fille s'étoit retirée. Il

mourut sous les coups en criant inutilement miséricorde. Ma sœur enfin, ma malheureuse sœur ! on la força de bâtir à ses frais un horrible cachot dans le fort de l'Étoile, où je fus enfermé pendant neuf ans comme une bête féroce. On la condamna à une amande énorme, ses biens furent dévastés, ses enfans réduits à la plus affreuse misere, & elle mourut de désespoir à l'age de trente-trois ans. Ombre chérie d'une sœur ! victime innocente de ma cruelle destinée ! j'ai éte jusqu'à présent trop impuissant pour te venger ; ma main ne peut plus se baigner dans le sang impur de l'odieux Weingarten. Je l'ai cherché en vain ; mais il étoit en sûreté ; le scélérat avoit trouvé sous sa tombe un asyle inaccessible à ma rage & à ma juste fureur.

Je demeurai plusieurs jours sans savoir ce qui étoit arrivé. Bientôt cependant l'honnête Gefhard vint monter sa garde auprès de moi. Les postes étoient doublés ; il y avoit deux Grenadiers en sentinelle à ma porte, ce qui rendoit presqu'impossible toute espece d'explication. Il parvint cependant, malgré toutes ces précautions, à

m'apprendre le triſte ſort de ſes deux camarades.

Le Roi, étant venu alors à Magdebourg pour la revue, ſe transporta au fort de l'Etoile, & ordonna qu'on y conſtruisît en diligence un nouveau cachot pour moi. Il preſcrivit en même temps la forme des chaînes auxquelles je devois être attaché.

Le bon Gefhard avoit entendu dire aux Officiers que cette priſon m'étoit deſtinée. Il m'en donna avis, en m'aſſurant toutefois qu'elle ne pouvoit pas être prête avant la fin du mois. Je formai, d'après cela, le deſſein de m'enfuir au plutôt par le trou que j'avois fait à la muraille, ſans attendre le ſecours de perſonne.

La choſe n'étoit pas impoſſible; j'avois treſſé, avec le crin de mon matelas, une corde que je comptois attacher à un canon, pour me laiſſer couler juſqu'au bas du rempart. J'aurois alors traverſé l'Elbe à la nage, & gagné les frontieres de la Saxe, qui ne ſont éloignées que d'un mille.

Le 26 Mai, je voulus achever de percer le trou qui devoit me donner entrée dans la caſemate voiſine. Mais quand j'en vins aux

briques dont elle étoit carrelée, je les trouvai si dures & si fortement mastiquées, que je fus obligé de remettre la besogne au lendemain. Le jour commençoit déja à luire, lorsque la fatigue me força à quitter le travail; & si on étoit alors entré dans ma prison, l'on auroit infailliblement apperçu l'ouverture que j'avois pratiquée.

Etrange destinée que la mienne! Pendant toute ma vie je suis tombé au comble du malheur, à l'instant même où je croyois n'avoir plus rien à craindre, & tout à espérer.

Le 27 Mai fut un jour bien cruel; mon cachot du fort de l'Etoile avoit été achevé plutôt qu'on n'avoit cru; & au commencement de la nuit, lorsque je faisois les préparatifs de mon évasion, j'entendis une voiture s'arrêter devant ma prison. Les serrures, les portes furent ouvertes avec fracas. Je n'eus que le temps de cacher sur moi mon couteau, comme une derniere ressource, & dans le moment le Major de place, le Major du jour, & un Capitaine avec deux lanternes, entrerent dans mon réduit.

On ne me dit pas autre chose qu'*habillez-vous* ; cela fut bientôt fait ; j'avois encore mon uniforme du régiment de Cordoue. On me présenta des menottes que je fus obligé d'attacher moi-même à mes mains & à mes pieds. Le Major de place me banda les yeux ; on me prit par-dessous les bras, & on me conduisit ainsi dans la voiture. Pour aller de la citadelle au fort de l'Etoile, il faut passer par la ville. Un profond silence régna d'abord autour de nous ; mais nous ne fûmes pas entrés dans cette derniere, que j'entendis un bruit sourd, produit par le mouvement du peuple qui couroit en foule afin de me voir. Sa curiosité étoit fondée sur ce qu'on disoit qu'on alloit me trancher la tête. Les Officiers qui m'emmenoient avoient ordre d'accréditer cette erreur, parce qu'on desiroit que tout le monde ignorât mon sort.

Quoique je susse ce dont il étoit question, je feignis de croire qu'on alloit effectivement me faire mourir ; & comme on ne m'avoit pas mis de bâillon, je parlai à mes conducteurs du ton d'un homme qui n'a plus rien à ménager. Je leur reprochai

d'être les inſtrumens du deſpotiſme d'un Roi, qui traitoit auſſi indignement un de ſes plus fideles ſujets, ſans avoir jamais voulu l'écouter, ni le faire juger légalement. La conſtance que je montrai dans un moment où il étoit ſi naturel que je m'attendiſſe à perdre la vie par la main du bourreau, leur en impoſa; ils ne répondirent rien; des ſoupirs étouffés m'apprirent ſeulement qu'ils n'étoient point inſenſibles à ma triſte ſituation. Il eſt certain que peu de Pruſſiens euſſent aimé à ſe charger d'une pareille commiſſion.

La voiture s'arrêta enfin, & l'on me conduiſit dans mon nouveau cachot. Alors on m'ôta, à la lueur de quelques flambeaux, le bandeau qui me couvroit les yeux. Mais, Dieux! qu'apperçus-je, deux Serruriers, armés d'un réchaud & de leurs marteaux, avec tout le plancher couvert de chaînes.

On ſe mit de ſuite à l'ouvrage. Mes deux pieds furent attachés avec d'énormes chaînes à un anneau ſcellé dans le mur. Cet anneau étoit élevé à trois pieds de terre, de maniere que je pouvois faire deux ou trois pas à droite, & autant à gauche; puis on

me ceignit le corps à nud d'une large bande de fer, après laquelle pendoit une chaîne fixée à une barre de fer, longue de deux pieds, à chaque bout de laquelle se trouvoient des menottes qui m'assujettissoient les mains, tel que cela est représenté dans l'estampe qui est au titre de ce livre.

Ce ne fut qu'en l'année 1756 qu'on y ajouta encore un carcan. L'opération finie, tout le monde se retira en silence, & j'entendis l'effrayant mugissement de quatre portes qui se fermoient l'une sur l'autre.

Je restai donc ici sans consolation & sans secours, abandonné à moi-même, & étendu dans l'obscurité sur un plancher humide. Les chaînes me paroissoient insupportables avant que j'y fusse habitué, & je remercicois la providence de ce qu'on n'avoit pas découvert mon couteau, avec lequel je pouvois dans un clin-d'œil mettre fin à mes tourmens.

Je ne puis pas rendre à mes lecteurs tout ce que je souffris cette premiere nuit. Ma détention devoit durer long-temps; la guerre venoit seulement d'être déclarée entre la Prusse & l'Autriche, & ma déli-

vrance ne pouvoit pas s'effectuer avant la paix. Je n'ignorois pas d'un autre côté que les gens de Vienne, qui s'étoient emparés de mes biens, feroient l'impossible pour empêcher mon retour. La nuit s'écoula au milieu de ces tristes pensées, & le jour parut, mais sans éclat pour moi. Je pouvois cependant distinguer dans cette demi-obscurité mon cachot. Sa largeur étoit de huit pieds, sa longueur de dix ; dans un angle, on avoit construit en brique une espece de banc destiné à m'asseoir ; vis-à-vis du lieu où j'étois enchaîné, il y avoit une fenêtre en demi-cercle, qui traversoit un mur de six pieds d'épaisseur ; elle avoit un pied de haut sur deux de large. Le canal par où la lumiere pénétroit dans ma prison, alloit en montant jusqu'au milieu de l'épaisseur du mur, où l'on avoit placé une grille de fil de fer très-ferrée ; de-là, il redescendoit en dehors vers la terre, formant un angle renversé ; les deux extrêmités de ce canal étoient garnies de gros barreaux de fer.

Comme mon tombeau étoit peu éloigné du rempart, & que le jour ne pouvoit y arriver que par réflexion, on conçoit aisé-

ment qu'il y faisoit très-obscur. Avec le temps cependant mes yeux s'y habituerent tellement, que je voyois courir une souris; mais, pendant l'hiver, lorsqu'il n'y avoit point de soleil, j'étois vraiment dans une éternelle nuit. On m'avoit en outre donné une chaise de bois qu'on emportoit tous les jours, & une cruche d'eau.

Le nom de Trenck avoit été incrusté en briques rouges dans la muraille au moment de sa construction, & sous mes pieds étoit une tombe où je devois être enterré, sur laquelle on voyoit aussi mon nom avec une tête de mort.

Il y avoit au cachot deux portes de chêne; & avant que d'y arriver, on passoit par une espece de vestibule, dans lequel on avoit pratiqué une fenêtre; celui-ci étoit également fermé par deux portes semblables aux précédentes.

L'intention du Roi étant que ce cachot fût construit de maniere qu'il me fût physiquement impossible d'avoir aucune communication avec les Sentinelles; on l'avoit entouré de palissades de douze pieds de haut, qui formoient une espece de parc, dont la

clef restoit entre les mains de l'officier de garde.

Comme ma prison avoit été bâtie de chaux & de plâtre dans l'espace d'onze jours, & que j'y avois été enfermé immédiatement après, on croyoit que mon supplice ne seroit pas long. Je restai en effet pendant six mois dans l'eau qui dégouttoit sans cesse de la voûte sur mon corps ; & je puis assurer à mes lecteurs que, durant les trois premiers mois, je ne pus jamais parvenir à me sécher : ma santé toutefois n'en fut pas altérée.

Quand on venoit faire la visite, (ce qui arrivoit journellement, après que la garde étoit descendue), on étoit obligé, avant d'entrer, de laisser les portes ouvertes l'espace de quelques minutes, sans quoi les exhalaisons des murailles, jointes à l'épaisseur de l'air, faisoient éteindre les lumieres.

Abandonné à moi-même dans cet horrible cachot, sans ami, sans secours, sans consolation, l'imagination remplie des tableaux les plus effroyables, & les plus propres à réduire un homme au désespoir, je ne conçois pas encore aujourd'hui ce qui

a pu retenir mon bras. Cependant midi ſonna, & l'on entra dans mon tombeau pour la premiere fois. La pitié, la commiſération étoient peintes ſur les viſages de mes gardiens; mais le profond ſilence qu'ils obſerverent, & le temps qu'ils mirent à ouvrir les verroux & les ſerrures auxquels ils n'étoient pas encore habitués, inſpiroient la terreur.

Ma chaiſe fut emportée & remplacée par un bois de lit, ſur lequel il y avoit un matelas avec une bonne couverture de laine. On me donna un pain entier de munition, peſant ſix livres, & le Major de place me dit à cette occaſion: « Afin que vous ne » vous plaigniez plus qu'on vous laiſſe mou» rir de faim, vous aurez du pain autant » que vous en voudrez manger. » On ajouta à cela une cruche d'eau contenant environ deux pots. Enſuite on ferma les portes, & tout le monde diſparut.

Il me feroit difficile, après avoir enduré onze mois la faim la plus cruelle, de peindre l'excès du raviſſement que j'éprouvai, en ſongeant que j'allois ſatisfaire pleinement mon appétit. Il n'y avoit point de

bonheur au monde, qui, dans le premier moment, me semblât préférable à celui-ci. Jamais un amant passionné, qui a long-tems soupiré, n'est tombé avec plus d'ardeur dans les bras de sa maîtresse ; jamais un tigre altéré de sang ne s'est jetté avec plus de fureur sur sa proie, que moi sur mon pain. Je mangeois, je dévorois, je m'arrêtois quelquefois un instant pour mieux jouir, puis je mangeois encore ; je trouvois mon sort adouci ; je versois des larmes de joie, je rompois un morceau après l'autre, & avant que le soir fût venu le pain étoit deja avalé.

O nature ! quel charme inexprimable tu as attaché à la satisfaction de tous les besoins ! & combien l'homme riche seroit heureux, s'il attendoit, pour se mettre à table, qu'il eût jeûné vingt-quatre ou quarante-huit heures !

Mon plaisir au reste dura peu ; bientôt la douleur me punit de l'excès auquel je m'étois livré. Mon estomac étoit affoibli par la longueur de la diete ; j'eus une indigestion, mon corps s'enfla, ma cruche se vuida. La crampe, la colique, & à la fin

une soif inextinguible, accompagnée des plus vives douleurs, me travaillerent jusqu'au lendemain, & déjà je maudissois ceux qui m'avoient donné trop à manger, comme je maudissois auparavant ceux qui ne m'en donnoient pas assez. Si je n'avois pas eu de lit, je serois certainement tombé cette nuit dans le désespoir. Je n'étois pas encore habitué au poids énorme de mes chaînes, & je n'avois pas appris, comme je le fis dans la suite, à les porter sans peine.

Cette nuit fut donc une des plus cruelles que j'aie passée de ma vie. Quand on ouvrit le lendemain mon cachot, on me trouva dans un état affreux. On admira mon appétit, & l'on me donna un autre pain. Je le refusai, en disant que je n'en aurois plus besoin ; mais cela n'empêcha pas qu'on en laissât un. On me donna de l'eau ; on me souhaita beaucoup de bonheur, vu que, suivant toutes les apparences, je ne devois plus souffrir long-temps, & on ferma les portes, sans demander si j'avois besoin d'autres secours.

Trois jours s'écoulerent avant que je

puſſe me remettre à manger. Durant cet intervalle, mon courage s'affoiblit auſſi bien que le corps, & je réſolus de me détruire.

La patience ne me ſembla plus alors qu'une folie, & une plus longue attente une lâcheté. Comme cependant je deſirois ne rien précipiter, & prendre mon parti de ſang-froid, je me déterminai à attendre encore huit jours, après avoir fixé irrévocablement le 4 Juillet pour celui de ma mort. Je m'occupai enſuite à rechercher s'il me reſtoit quelques moyens de m'échapper, ou au moins de perdre la vie par les bayonnettes de mes perſécuteurs. Dès le jour ſuivant, lorſqu'on ouvrit les quatre portes de ma priſon, j'apperçus qu'elles n'étoient que de bois, & il me vint en tête qu'il ſeroit peut-être poſſible d'en détacher les ſerrures avec le couteau que j'avois apporté de la citadelle; que ſi ce projet ne réuſſiſſoit pas, il ſeroit toujours temps de mourir. J'eſſayai ſi je ne pourrois pas me débarraſſer de mes fers. Je ſortis aſſez heureuſement la main droite de ſa menotte, mais je n'eus pas autant de facilité pour la

gauche ; je frottai cependant si long-temps avec un morceau de brique, que j'avois détaché de mon siege, contre la tête du clou rivé qui fermoit la seconde menotte, que je parvins à le tirer de sa place, & à affranchir l'autre main.

Quant au cercle que j'avois autour du corps, il n'étoit attaché à la chaîne que par un morceau de fer tordu ; j'appuyai mes pieds contre la muraille, & en faisant un effort, j'obligeai celui-ci à s'ouvrir. Il ne restoit plus alors que la grosse chaîne qui étoit aux pieds, & elle eut à la fin le même sort, l'ayant tordue si long-tems, que je parvins à la casser. Déchargé de mes fers, je me croyois déja libre. Je courus à la porte, je cherchai à découvrir dans l'obscurité les pointes des cloux qui servoient à attacher la ferrure, & trouvai que je n'aurois pas grand chose à couper pour la faire sauter. Sur le champ j'empoignai mon couteau, & perçai un petit trou au bas de la porte. Je m'apperçus qu'elle n'avoit qu'un pouce d'épaisseur, & qu'il me seroit peut-être possible de forcer les quatre portes dans un même jour.

Plein d'efpérance, je retournai à mes chaînes pour les reprendre ; mais ce ne fut pas un médiocre embarras. Je retrouvai, après bien des recherches, l'anneau que j'avois caffé, & le cachai. Mon bonheur fut qu'on n'avoit pas encore vifité mes fers, & qu'on ne les vifita pas davantage, jufqu'au jour où je voulus mettre mon entreprife à fin, parce qu'on ne voyoit aucune poffibilité à ce que je puffe les rompre. Je rattachai donc mes chaînes avec un morceau de mon ruban de queue.

Quand je voulus toutefois remettre ma main dans la menotte qui n'étoit point ouverte, j'éprouvai les plus grandes difficultés, à caufe de l'enflure qui étoit furvenue à la fuite des efforts que j'avois faits pour m'en dégager. Toute la nuit fut employée à tâcher d'ouvrir cette menotte ; mais elle étoit fi fortement rivée que je ne pus pas y réuffir.

Cependant midi, qui étoit l'heure de la vifite, approchoit ; le danger devenoit à chaque inftant plus preffant. Je renouvellai les tentatives, &, après avoir fouffert les douleurs les plus cuifantes, je parvins

enfin à remettre ma main dans la menotte. Ce qui fit qu'on ne s'apperçut de rien.

Le 4 Juillet, la visite étoit à peine finie, que je jettai bas les chaînes, & me mis à travailler avec mon couteau après la premiere porte. En moins d'une heure je la forçai ; la garniture étant en dedans, j'avois eu peu de peine ; mais, en revanche, j'en eus beaucoup à la seconde, qui étoit fermée en sens contraire, & qui me fatigua tellement, que je crus que je serois obligé d'y renoncer.

Dès qu'elle fut ouverte, j'apperçus le jour par la croisée du vestibule, & je vis par-là que mon cachot étoit bâti dans le fossé du premier rempart. Je vis également le chemin qui y menoit, la garde qui étoit à cinquante pas, & la haute palissade qui l'entouroit, qu'il falloit encore escalader avant que de pouvoir parvenir au rempart. Alors mes espérances s'accrurent ; je redoublai de travail pour forcer la troisieme porte, qui, comme la premiere, s'ouvroit en dedans, & j'eus fini au soleil couchant. J'attaquai enfin la quatrieme, quand, après avoir fait la moitié de l'ouvrage, la lame du

couteau caſſa, & tomba en partie hors de la porte. Dieu! que devins-je dans ce cruel moment! Non, jamais perſonne ne s'eſt trouvé dans une poſition auſſi déſeſpérante! Il faiſoit le plus beau clair de lune; je regardois par la fenêtre le ciel avec des yeux fixes & égarés; je tombai à genoux, je me recommandai au puiſſant arbitre de la mort; puis, me relevant, j'empoignai le reſtant de mon couteau, & m'ouvris les veines du bras & du pied gauche. Je m'aſſis tranquillement dans le coin de mon cachot, & laiſſai couler mon ſang. Bientôt un profond aſſoupiſſement s'empara de moi; j'ignore combien je ſommeillai dans cet état doux & paiſible; mais tout d'un coup je m'entendis appeller par mon nom; je m'éveillai. On cria une ſeconde fois: *Baron de Trenck*! Je répondis alors: *Qui va là*? Et qui pouvoit-ce être, ſinon mon fidele ami le Grenadier Geſhard, qui pendant que j'étois à la Citadelle, m'avoit promis ſon ſecours!

Cet homme compâtiſſant s'étoit gliſſé ſur le rempart qui dominoit ma priſon, pour me conſoler.

Il me demanda comment je me portois; je lui répondis, après qu'il se fut fait connoître : « Je nage dans mon sang ; demain » vous me trouverez mort. Quoi ! reprit-il, » vous mort ? Il est bien plus facile de vous » sauver ici qu'à la citadelle. Vous n'avez » aucune sentinelle auprès de vous, & je » saurai bien vous procurer les instrumens » nécessaires. Si vous pouvez seulement » sortir de votre cachot, je me charge du » reste. Aussi souvent que je monterai la » garde, je chercherai l'occasion de vous » parler. Il n'y a que deux sentinelles dans » le fort de l'Etoile, l'une devant le corps- » de-garde, & l'autre devant la barriere. » Ne vous désespérez donc pas ; Dieu vous » aidera : rapportez-vous-en à moi ». Après ce court entretien, je sentis mon courage renaître. Je voyois encore de la possibilité à mon évasion. Une joie secrette s'empara de mon ame. A l'instant je déchirai ma chemise, je bandai mes plaies, & j'attendis le jour, qui parut bientôt dans tout son éclat.

Je laisse à juger à mes lecteurs si c'est uniquement par un effet du hasard, ou par

un bienfait de la providence, que j'ai reçu de la consolation & retrouvé l'espérance dans le moment même où j'étois prêt à rendre le dernier soupir. Qui amena alors l'honnête Gefhard auprès de mon cachot ? car, infailliblement à mon réveil, j'aurois achevé de m'ouvrir les veines pour terminer enfinmes malheurs.

J'avois actuellement le temps de réfléchir jusqu'à midi sur ce qui me restoit à faire. A quoi pouvois-je m'attendre, sinon à être encore plus maltraité, & enchaîné avec une nouvelle rigueur, aussi-tôt qu'on se seroit apperçu des portes que j'avois coupées & des fers que j'avois rompus ?

Après y avoir bien pensé, je pris le parti suivant, qui me réussit heureusement, & contre toute vraisemblance. Mais, avant que d'en rendre compte, je dirai quelques mots de la situation où je me trouvois.

Ma foiblesse étoit extrême, le cachot plein de sang. Certainement il devoit m'en rester peu dans les veines; je souffrois beaucoup de mes plaies ; mes mains étoient roides & enflées par le travail extraordinaire que j'avois fait, & je n'avois plus de

chemiſe, celle-ci ayant été déchirée pour bander mes bleſſures. Le ſommeil m'accabloit, à peine avois-je la force de me ſoutenir; & cependant il falloit veiller pour exécuter mon projet.

Je renverſai donc avec le barreau de fer, qui étoit attaché à mes chaînes, le ban de briques ſur lequel j'étois aſſis, & je fis un tas des débris au milieu de mon cachot. La porte intérieure étoit au large ouverte, & je barricadai tellement la ſeconde, au moyen de mes chaînes, qu'il étoit impoſſible à perſonne d'y entrer. Quand l'heure de midi arriva, & qu'on ouvrit la porte extérieure, tout le monde fut fort étonné de voir les autres forcées; on entra avec inquiétude dans le veſtibule. Alors ſeulement on m'apperçut ſur la porte intérieure du cachot dans l'état le plus terrible, couvert de ſang, l'air déſeſpéré. Je tenois une pierre d'une main, de l'autre la moitié de mon couteau; je criai : « En arriere, en arriere, Monſieur le Major; » dites au Commandant que je ne veux » pas vivre plus long-temps dans les fers; » qu'il n'a qu'à me faire tuer. Perſonne

» n'entrera ici ; j'aſſommerai cinquante
» hommes avant qu'un ſeul puiſſe paſſer.
» Ce couteau ſera ma derniere reſſource.
» Je veux enfin mourir ; je brave votre
» puiſſance. »

Le Major fut effrayé ; il ne pouvoit rien décider, & envoya rendre compte au Commandant de ce qui ſe paſſoit. Durant ce temps je m'aſſis ſur le tas de pierre qui étoit au milieu du cachot, & j'attendis là mon ſort. Mon deſſein ſecret n'étoit plus alors de faire un coup de déſeſpéré, mais d'obtenir une meilleure compoſition.

Un moment après arriva le Général de Borck, avec le Major de la place & quelques Officiers ; il entra dans le veſtibule, mais bientôt il ſe retira, quand il me vit prêt à lancer une pierre. Je lui répétai ce que j'avois dit au Major, & à l'inſtant il ordonna aux Grenadiers de forcer la porte. Le veſtibule avoit à peine ſix pieds de large, & on ne pouvoit pas entrer plus d'un ou deux de front dans mon cachot. Dès que je levois donc le bras pour jeter mes pierres, les Grenadiers ſautoient en arriere. Il y eut enfin un moment de repos, pendant lequel

le vieux Major s'avança avec un Aumônier afin de me calmer. Le pour-parler dura long-temps, & je laisse à penser qui de nous donnoit les meilleures raisons.

Le Commandant toutefois s'impatientoit; il ordonna une nouvelle attaque. Le premier Grenadier qui se présenta, fut dans le moment étendu par terre, & les autres s'enfuirent pour éviter le même sort.

Alors le Major reparut encore une fois, & me dit : « au nom de Dieu, cher Trenck, » que vous ai-je fait pour que vous vouliez » me rendre malheureux ? Je dois seul ré- » pondre de ce que, par mon imprudence, » on vous a laissé un couteau au sortir de » la citadelle. Calmez-vous, je vous en » prie; vous n'êtes pas encore sans espé- » rance & sans amis. »

Ma réponse fut : « ne me chargera-t-on » pas de chaînes plus pesantes que celles » que j'avois auparavant ? » Le Major sortit, parla au Commandant, & me donna sa parole d'honneur que cet incident n'auroit aucune suite, & que tout resteroit sur l'ancien pied.

Ayant ainsi fait ma capitulation, je permis

l'entrée du cachot. On fut touché de ma situation. Mes plaies furent visitées ; on fit venir un Chirurgien qui les pensa ; j'eus une autre chemise ; le sang & les pierres furent enlevés. Pendant ce temps-là j'étois couché sur mon lit à moitié mort, & j'éprouvois une soif inexprimable. Le Chirurgien ordonna de me donner du vin & une soupe à la viande. On posa deux sentinelles dans le vestibule, & on me laissa quatre jours sans chaînes.

Je restai quarante-huit heures dans une espece de léthargie ; toutes les fois que je m'éveillois j'étois obligé de boire, sans sentir, pour cela, diminuer ma soif. Mes pieds, mes mains étoient prodigieusement enflés, & j'éprouvois dans le dos, ainsi que dans les membres, des douleurs excessives.

Le cinquieme jour les nouvelles portes se trouverent achevées ; celle qui servoit à l'intérieur de mon cachot étoit garnie en fer. On me remit mes chaînes comme auparavant, parce qu'on ne croyoit pas qu'il fût nécessaire de prendre d'autres précautions. La seule chaîne attachée au mur, qui avoit été cassée, fut remplacée par une plus

forte que la premiere. On obſerva d'ailleurs religieuſement notre capitulation. On ſe plaignit de ce que l'ordre du Roi étoit ſi poſitif, qu'il n'étoit pas permis d'adoucir ma poſition; on me ſouhaita beaucoup de courage & de patience, & on ferma les portes.

Je vais actuellement faire à mes lecteurs la deſcription de ma toilette. Comme mes mains étoient attachées à une barre de fer, & mes pieds à la muraille, je ne pouvois pas me ſervir de chemiſe ni de bas ordinaires : j'attachois la premiere, qui étoit ouverte, avec des cordons, & n'en changeois que tous les quatorze jours ; les bas étoient de laine & avoient des boutons des deux côtés. Un ſarrau bleu, de groſſe toile, également attaché avec des cordons, couvroit mon corps, & une paire de pantoufles me ſervoit de ſouliers.

L'honnête Gefhard m'ayant rendu l'eſpérance, je m'occupai à découvrir quelque nouveau moyen de m'évader. On avoit mis une ſentinelle devant ma porte pour m'obſerver de plus près, & on choiſiſſoit ordinairement des gens mariés, & du pays,

croyant qu'ils feroient plus incorruptibles que des étrangers; en quoi l'on fe trompa lourdement, comme on le verra dans la fuite, car le Poméranien eft bon & ftupide, & par conféquent aifé à perfuader.

Je m'accoutumois infenfiblement à mes chaînes. J'appris à peigner mes cheveux avec une main, & même à les nouer. Ma barbe, qui n'étoit jamais rafée, me donnant un air épouvantable, je pris le parti de m'épiler. Je fouffrois beaucoup de cette opération, fur-tout autour de la bouche, mais cela tourna comme le refte en habitude, & dans les années fuivantes, tous les fix femaines ou deux mois je ne manquois pas de m'épiler. J'étois exempt de toute efpece de vermine, la grande humidité de mon cachot lui étant fans doute contraire, & je n'ai jamais été enflé à caufe de l'exercice continuel que j'avois foin de prendre, foit en fautant avec mes chaînes, jufqu'à ce que je fuaffe, foit lorfqu'en étant débarraffé, je travaillois à quelque ouvrage. L'obfcurité dans laquelle je vivois, étoit la feule chofe à laquelle je ne pouvois pas me faire.

J'avois d'ailleurs trop connu le monde, trop appris, pour n'avoir pas toujours des ſujets de méditations; l'habitude que j'en contractai devint même ſi grande, que je composai pluſieurs diſcours, des fables, des poëmes, des ſatyres, que je récitois tout haut, & qui ſe graverent ſi profondément dans ma mémoire, qu'après ma délivrance je pus les écrire, & en former deux volumes.

Ainſi occupé, ſans plume ni papier, d'un travail d'eſprit, mes jours de douleurs s'écouloient avec une rapidité extrême. La ſuite de mon hiſtoire prouvera que je dus au genre d'occupation que j'avois embraſſé, les égards qu'on eut pour moi, pluſieurs amis, la permiſſion d'écrire, de la lumiere, & enfin la liberté. Les conſolations que je goûtai dans mon cachot furent le fruit de l'ardeur avec laquelle je m'étois appliqué pendant ma jeuneſſe à l'étude des ſciences. Auſſi conſeillé-je à mes lecteurs d'employer leur tems auſſi utilement que je l'ai fait. Il n'y a point de Roi à qui il ne ſoit libre d'accorder des charges, des honneurs, de grands biens à l'homme qui les mérite le moins, comme il peut auſſi les lui reprendre

& l'abaiſſer ; mais toute la puiſſance ſouveraine ne feroit que d'inutiles tentatives, ſi elle vouloit donner de vaſtes connoiſſances, une ame ſublime à un ſot, ou en dépouiller un homme de génie. C'eſt un bel ordre que celui qu'a établi la providence, en réglant que ce que nous acquérerions par nous-même, c'eſt-à-dire, la vertu, les connoiſſances, l'amour du travail, nous appartiendroit éternellement, ſans que l'infortune ni aucun pouvoir humain pût nous en priver ; tandis que ce que les autres nous donnent, ou que nous obtenons de leur foibleſſe, ſe diſſipe ſouvent comme un ſonge au moment du réveil.

Auſſi, quoique la puiſſance & la colere de Frédéric fiſſent trembler & détruiſiſſent des armées entieres, ce Prince ne put cependant pas me ravir l'honneur, le repos de la conſcience & le courage ; dans le plus obſcur des cachots, chargé de fers, je bravois ſes vains efforts. M'appuyant ſur mes droits, je trouvois en moi-même des forces pour réſiſter. Je triomphai à la fin.

Environ trois ſemaines après ma derniere entrepriſe, l'honnête Gefhard monta

ſa premiere garde. Nous eûmes par-là occaſion de parler librement enſemble. Il me dépeignit fidelement les environs de ma priſon, & je fis le projet de m'échapper pardeſſous les fondations que Gefhard avoit vu conſtruire & qu'il m'aſſuroit n'avoir que deux pieds de profondeur.

Avant toute choſe, il me falloit de l'argent; j'y pourvus de la maniere ſuivante. Gefhard prit un fil d'archal, autour duquel il tortilla une feuille de papier, qu'il fit paſſer au travers de la grille de ma fenêtre; un morceau de petite bougie, une plume & une mêche allumée me parvinrent par la même voie. Je me piquai au doigt, & mon ſang ſervit d'encre.

J'écrivis à Vienne à mon fidele ami le Capitaine de Ruckhardt. Je lui mandai en peu de mots ma ſituation; je lui envoyai un bon de trois mille florins ſur mes revenus, & le priai d'en faire l'uſage que je vais indiquer.

J'avois deſtiné mille florins pour les frais de ſon voyage à Gummern, petite ville de Saxe, qui eſt ſeulement à la diſtance de deux milles de Magdebourg, où il devoit

ſans faute ſe rendre le 15 Août. Arrivé là, il devoit le même jour, à l'heure de midi, ſe laiſſer voir avec une lettre à la main. Une perſonne apoſtée, tenant un rouleau de tabac à fumer, devoit aller à ſa rencontre, & il devoit lui remettre les deux autres mille florins en or, enſuite repartir pour Vienne.

Je donnai à Gefhard cette inſtruction & ma lettre de la même maniere qu'il m'avoit fait paſſer le papier. Il envoya le paquet par ſa femme à Gummern, & elle parvint heureuſement à le mettre à la poſte.

Dès ce moment mes eſpérances allerent toujours en croiſſant; & auſſi ſouvent que Gefhard étoit de garde, nous nous occupions de nos projets d'évaſion. Cependant le 15 Août arriva. Il s'écoula encore quelque tems avant qu'il vînt en faction auprès de moi; mais quelle fut ma joie, quand un jour je l'entèndis me dire: *tout a réuſſi*.

L'embarras fut alors de me faire tenir l'argent. Je ne pouvois point avec mes mains attachées à une barre de fer, arriver juſqu'au chaſſis de fil d'archal; la fenêtre étoit d'ailleurs trop petite. Il fut donc ar-

rêté qu'à la premiere garde de Gefhard, il ſe chargeroit de nettoyer mon cachot, & qu'en rempliſſant ma cruche d'eau, il profiteroit de l'occaſion pour y mettre l'argent. La choſe réuſſit au gré de nos deſirs; je fus ſeulement très-ſurpris lorſqu'au lieu de mille florins que je comptois recevoir, ayant promis les mille autres à Gefhard, je trouvai la ſomme en entier, à cinq piſtoles près, qui étoit tout ce qu'il avoit voulu garder pour ſes peines, malgré mes inſtances.

Honnête créature! bon Poméranien! combien peu de gens feront tentés d'imiter ton exemple! Que ton nom uni à ma déplorable deſtinée ſoit donc immortaliſé par mes écrits! auſſi-bien ne rencontrai-je jamais d'ame plus grande & plus déſintéreſſée que la tienne.

Dans la ſuite je parvins à faire conſentir Gefhard à accepter ces mille florins; mais on verra bientôt qu'il ne les a jamais touchés, & qu'ils furent quelques années après la cauſe du malheur de ſon imbécille femme.

Pourvu d'argent, je ſongeai à exécuter mon premier plan, qui conſiſtoit à m'é-

chapper par une route souterreine, creusée pardessous les fondations du cachot.

Pour cela il falloit commencer par me débarrasser de mes chaînes. Gefhard me procura une paire de limes, dont je me servis si habillement, qu'en très-peu de temps cette opération fut finie. Je disposai tellement les choses, qu'aux heures des visites je pouvois reprendre mes chaînes, & qu'il étoit impossible de s'appercevoir du moindre dérangement.

Je m'occupai ensuite à détacher le chassis de fil d'archal, qui étoit placé dans l'épaisseur du mur de ma fenêtre. J'y réussis également; & comme on ne visitoit jamais cette partie de ma prison, j'en étois quitte pour le remettre les matins à sa place. Je m'établis ainsi une communication libre avec les sentinelles, j'obtins tous les instrumens dont je pouvois avoir besoin, même des chandelles, briquet, amadou, &c.; & afin que l'on ne s'apperçût pas que j'avois de la lumiere, je pendois ma couverture devant la fenêtre; au moyen de quoi je pouvois travailler sans crainte d'être inquiété.

Le plancher de mon cachot étoit com-

posé de gros madriers de chaîne de trois pouces d'épaisseur; on en avoit mis trois couches l'une sur l'autre en sens contraire : ce qui faisoit une épaisseur totale de neuf pouces, & ils étoient attachés avec des broches d'un pied de long.

La barre de mes menottes me servit utilement dans cette occasion. J'en fis usage comme d'une pince, & je parvins à soulever ainsi une planche de la premiere couche. J'en coupai un morceau, au moyen de la même barre que j'avois aiguisée par un bout en guise de ciseau; & après avoir remis ce morceau à sa place, & avoir rempli la fente avec de la mie de pain & un peu de poussiere, je trouvai qu'il étoit impossible de s'en appercevoir. Rassuré par cette expérience, je continuai mon ouvrage avec moins de précaution, & j'eus bientôt emporté les trois épaisseurs. Ici je rencontrai un sable très-fin, sur lequel est bâti le fort de l'Etoile.

Ne pouvant pas aller plus loin sans secours extérieur, mon Grenadier me donna quelques aunes de toile, avec laquelle je fis des saucissons de six pieds de long, qui

pouvoient passer entre les barreaux; je les remplissois de sable, & toutes les fois que Gefhard étoit en faction, il les tiroit en dehors & les vuidoit.

Débarrassé d'une certaine quantité de sable, je me procurai de la poudre, du plomb, une paire de pistolets de poche, un couteau & une bayonnette, que je mis en sureté sous mon plancher. Mais, après quelques jours de travail, je m'apperçus que la fondation du cachot avoit quatre pieds de profondeur au lieu de deux que Gefhard m'avoit seulement annoncés, & comme celui-ci n'étoit de garde que tous les quatorze jours, l'ouvrage avançoit lentement. Je n'osois cependant pas chercher à corrompre une autre sentinelle, de crainte d'être trahi, y ayant défenses de me parler sous peine de la corde. Je souffris cet hiver un froid excessif faute de fourneau; je n'en étois pas moins gai, étant toujours soutenu par l'espérance de m'échapper, & c'est ce qui émerveilloit tout le monde.

Gefhard me fournissoit aussi des provisions de bouche; la plupart étoient des viandes salées, ce qui entretenoit mes forces.

forces. Et quand je ne travaillois pas à ma muraille, je composois des satyres, étant abondamment pourvu de papier, d'encre, de plumes, & de lumiere. Ainsi s'écouloit mon tems, non sans quelque plaisir, quoique renfermé dans une obscure prison.

Il m'arriva à cette époque un accident qui manqua de troubler la douce sécurité dont je jouissois. Gefhard m'avoit aidé à jetter du sable pendant la nuit, quand le matin je voulus replacer la fenêtre de ma croisée, elle me tomba des mains, & je cassai trois carreaux. Gefhard ne devoit plus être en faction avant de descendre la garde, & c'est ce qui me désespéroit. N'ayant plus d'autre ressource, je m'avisai de l'expédient que je vais raconter. La sentinelle, qui l'avoit remplacé, siffloit en se promenant devant ma croisée. Je lui adressai la parole, & lui dis : « Camarade, ayez pitié » non de moi, mais d'un de vos camara- » des, qui sera infailliblement pendu, si » vous ne m'aidez. Pour un léger service je » vous donnerai trente pistoles que je vous » jeterai par la fenêtre ».

Le Soldat répondit : avez-vous donc de

l'argent ? A l'inſtant je lui jetai les trente piſtoles. Il me demanda alors ce que je deſirois de lui. Je lui racontai mon accident, & lui fis tenir un morceau de papier de la grandeur du chaſſis pour ſervir de modele à un nouveau. Heureuſement que le drôle étoit intelligent, & que l'Officier de garde, par négligence, ne fermoit point la porte de l'enclos de paliſſades qui entouroit le cachot. Il ſe fit donc relever une demi-heure après, courut à la ville, & m'apporta un chaſſis garni en verres, pareil au précédent. Le plaiſir que j'en reſſentis m'engagea à lui faire un nouveau préſent de dix piſtoles. Lors de la viſite tout ſe trouva rétabli & mon honnête Gefhard ſauvé.

Ceci eſt une preuve de l'extrême empire que l'argent donne ſur les hommes, car je n'ai point parlé depuis à celui qui m'a rendu un ſi grand ſervice.

Gefhard avoit été pendant ce temps-là dans une étrange perplexité. Quelques jours après, étant en faction auprès de moi, il me dit qu'il étoit d'autant plus ſurpris de l'heureux ſuccès de cette négociation, qu'il connoiſſoit celui qui l'avoit relevé ; qu'il

avoit cinq enfans, & que c'étoit le Soldat de sa compagnie dans lequel on avoit le plus de confiance.

Cependant mon ouvrage avançoit. J'eus plus de facilité que je n'avois espéré à pénétrer pardessous les fondations. J'écrivis alors une seconde fois à mon ami Ruckhardt de Vienne; je lui envoyai une nouvelle lettre de change, je le priai de se rendre à Gummern, & de m'attendre six nuits de suite avec deux chevaux de main, sur le glacis de Klosterberg au temps que je lui indiquai. Mais, hélas! je ne passai plus que trois jours dans cette douce attente. La providence sans doute n'avoit pas encore déterminé le moment de ma délivrance.

Gefhard avoit envoyé sa femme à Gummern avec ma lettre. Elle dit au Maître de Poste que son mari avoit un procès à Vienne, qu'elle le prioit d'avoir soin de cette lettre; & pour l'y engager, elle lui glissa dix écus dans la main.

Cette libéralité inattendue donna des soupçons au Maître de Poste Saxon, & lui fit croire que la lettre contenoit un secret important. Pour s'en assurer, il l'ouvrit; &

après l'avoir lue, au lieu de la faire partir, ou au moins de l'envoyer à Dresde à son supérieur, il préféra jouer le rôle d'un délateur, & alla la porter au Gouverneur de Magdebourg.

C'étoit alors, comme aujourd'hui, le Duc Ferdinand de Brunswick. Ignorant ce qui s'étoit passé, je fus fort étonné à trois heures après midi de voir arriver ce Prince dans ma prison, accompagné d'une suite nombreuse. Il me présenta ma lettre, & me demanda avec douceur qui l'avoit portée à Gummern : ma réponse fut que je l'ignorois. On fit sur le champ une visite très-rigoureuse; des Serruriers, des Charpentiers, des Maçons en furent chargés. Ils s'en acquitterent scrupuleusement; & après une demi-heure de recherches, ils se retirerent sans avoir rien trouvé, à l'exception du faux chassis de fil d'archal, qui étoit dans l'épaisseur du mur de la fenêtre.

Alors le Duc commença à me faire des menaces. Je répondis avec fermeté que je n'avois jamais vu la sentinelle qui m'avoit rendu service, & encore moins demandé son nom. Le Gouverneur, voyant que tou-

tes ces queſtions ne pouvoient pas me faire parler, me dit avec une feinte ſévérité : « Trenck ! vous vous êtes plaint jusqu'à » préſent que vous n'aviez pas été entendu » ni jugé légalement ; je vous donne ma » parole d'honneur que vous obtiendrez » inceſſamment l'un & l'autre, & je vous » promets de vous faire ôter vos fers, ſi » vous me nommez la perſonne qui a porté » votre lettre. »

Je répondis à cela : « Monſeigneur, » tout le monde ſait que je n'ai jamais » mérité de ma patrie le traitement odieux » que j'en reçois : mon cœur eſt exempt » de reproches. Je cherche d'ailleurs à » recouvrer ma liberté par tous les moyens » qui ſont en mon pouvoir. Si toutefois » j'étois capable de trahir l'homme com- » patiſſant dont la pitié a daigné me ſe- » courir, ſi j'étois aſſez lâche pour acheter » mon bonheur aux dépens de celui d'un » autre, ce ſeroit alors ſeulement que je » mériterois les fers que je porte. Faites » au reſte de moi ce qu'il vous plaira, mais » ſongez que je ne ſuis pas encore entiére- » ment abandonné, que je ſuis Capi-

» taine de Cavalerie, & que je m'appelle
» Trenck. »

Le Duc se tut, tourna le dos & sortit ; puis dit à ceux qui l'accompagnoient, ainsi qu'il m'a été raconté depuis : » je le plains » fort, & suis émerveillé de sa fermeté. »

Quoi qu'il en soit ; ce fut une grande imprudence au Duc d'avoir eu cette conversation avec moi devant toute la garde ; car les Soldats, convaincus que j'étois incapable de les trahir, m'accorderent dès ce moment la plus entiere confiance, sur-tout quand ils apprirent que j'avois de l'argent caché, & que j'en avois donné aux sentinelles.

A peine une heure s'étoit écoulée depuis le départ du Duc, que j'entendis un grand bruit. J'écoutai ; c'étoit un Grenadier qui venoit de se pendre avec son cordon de queue aux palissades qui entouroient mon cachot. J'appris cette fâcheuse nouvelle par l'Officier de garde, qui rentra un moment après avec le Major de place, pour emporter une lanterne qu'on avoit oubliée, & qui me dit secrettement en sortant : » il y a déja un homme de votre » complot qui s'est pendu. »

Cela m'effraya d'autant plus, que je crus que c'étoit l'honnête Gefhard. Agité par cette penſée, je frappe à la porte & demande à parler à l'Officier. Il vint à ma fenêtre ; je lui dis de faire ſavoir au Gouverneur que j'étois déterminé à lui confier mon ſecret, qu'il n'a qu'à m'envoyer de la lumiere, de l'encre, du papier & une plume. Cela fut accordé. Je me mets à écrire, & j'étois ſur le point de nommer mon pauvre Gefhard, parce que je le croyois mort, lorſque tout-à-coup j'éprouve un ſi grand ſaiſiſſement que je me leve, vais au trou de ma fenêtre, & m'écrie : » Mon Dieu ! » n'y a-t-il donc perſonne d'aſſez humain » pour me dire le nom de celui qui s'eſt » pendu, afin que j'en puiſſe ſauver beau» coup d'autres ! ». Le trou qui étoit dans ma fenêtre étoit encore ouvert, & ne fut fermé que le lendemain. Je jettai en conſéquence par-là cinq piſtoles entortillées dans un papier ; & j'ajoutai : » Ami ! » prends cet argent & ſauve tes camara» des, ou bien vas-t-en : trahis-moi, & » prends ſur ta conſcience le ſang qu'on » va répandre. » On ramaſſa le papier. Il

y eut un moment de ſilence accompagné de quelques ſoupirs, puis on répondit à voix baſſe : » il s'appelle Schutz, de la » compagnie de Ripps. »

A l'inſtant j'écrivis Schutz à la place de Gefhard, quoique je n'euſſe jamais entendu ce nom, & que je n'euſſe jamais eu aucune relation avec celui qui le portoit. Dès que j'eus fini ma lettre, je demandai le Lieutenant & la lui remis. Mais le Duc s'étant douté que je connoiſſois plus d'un Soldat, les choſes reſterent comme auparavant, & je n'obtins rien de ce qu'on m'avoit promis.

La guerre de ſept ans ne tarda pas à ſe déclarer; j'appris cette fâcheuſe nouvelle par l'honnête Gefhard qui vint pour la derniere fois monter la garde auprès de moi. Il eut beaucoup de peine à m'en inſtruire, parce qu'on avoit doublé les ſentinelles. Toute la garniſon changea à cette occaſion, & fut remplacée par un régiment de Milice. Le Major de Veyer me remit au Major de ce régiment, appellé Bruckhamer, qui étoit bien le plus ſot & le plus méchant perſonnage que j'aie rencontré de ma vie. C'eſt lui que j'ai peint au ſecond volume
de

de mes ouvrages, dans la ſatyre qui a pour titre la deſtinée de M. le Major Kilian de Mops.

Je perdis ainſi tous ceux qui me connoiſſoient, & devins un vieux priſonnier dans un monde nouveau. Malgré cela je n'en eus que plus de courage, parce que je ſavois que les Officiers & les Soldats de Milice étoient plus aiſés à corrompre que des troupes régulieres. Je ne tardai pas à m'appercevoir de la juſteſſe de ma conjecture.

On avoit choiſi quatre Lieutenans pour monter tour-à-tour la garde dans le fort de l'Etoile, &, dans moins d'un an, j'en avois déja gagné trois. Mais à peine les régimens étoient-ils partis pour l'armée, que le Général de Borck, qui avoit été nommé Commandant, arriva. Cet homme cruel vient auſſi-tôt dans ma priſon, non comme un Officier qui va voir un Officier malheureux, mais comme un bourreau qui va s'emparer de ſa victime. Il fait venir des Serruriers, & l'on m'attache au cou un horrible carcan, avec une groſſe chaîne qui ſe joignoit à celle que j'avois déja aux

pieds; puis on en ajoute encore deux autres accessoires, ainsi que cela est représenté dans mon portrait qui est à la tête de ce livre, de maniere que j'étois vraiment enchaîné comme une bête féroce. Ma fenêtre fut murée, à un petit trou près, qu'on avoit laissé pour donner de l'air. Le tyran m'ôta mon lit, me refusa de la paille, & me quitta après avoir dit les choses les plus outrageantes, tant sur mon compte que sur celui de l'Impératrice Reine, au service de laquelle j'étois. Il est vrai que je ne fus pas en reste, & mes réponses le mirent dans une fureur inconcevable.

Si les ordres du Roi avoient été exécutés à la lettre, il est certain que j'aurois été obligé de renoncer à toute espérance de pouvoir m'enfuir; car une des clefs devant être remise au Commandant, la seconde au Major de place, la troisieme au Major du jour, & la quatrieme à l'Officier de garde, il m'eût été impossible de parler à chacun d'eux en particulier. Dans les commencemens cela s'exécutoit ponctuellement: les trois derniers Officiers faisoient leur visite toutes les vingt-quatre heures, & le Com-

mandant tous les huit jours ; mais à la ſuite il vint tant de priſonniers de guerre à Magdebourg, que le Major de place remit ſa clef au Major du jour, & que le Commandant s'abſenta totalement à cauſe de l'éloignement de la citadelle, qui eſt à une demi-lieue du fort de l'Etoile.

Le Général Pruſſien de Walrabe étoit auſſi-bien que moi priſonnier dans ce fort depuis l'année 1746, mais il avoit une maiſon dans le Polygone & trois mille écus de penſion. Le Major du jour & l'Officier de garde alloient tous les jours manger chez lui, & y reſtoient fort ſouvent juſqu'au ſoir pour lui tenir compagnie.

Avec le tems ces Meſſieurs s'intéreſſerent en ma faveur, & ils donnoient les clefs de ma priſon aux Lieutenans de garde, quand il étoit queſtion de faire la viſite. J'eus ainſi occaſion de leur parler tête-à-tête, & c'eſt par leurs moyens que je tentai encore différentes entrepriſes pour m'échapper.

Borck m'avoit mis ſous la garde de trois Majors & trois Lieutenans qui ſe relevoient ſucceſſivement. Ma ſituation étoit affreuſe.

Mon carcan & l'énorme chaîne qui y étoit attachée m'empêchoient d'agir ; d'un autre côté, je n'osois pas m'en défaire avant que d'avoir suffisamment observé pendant quelques mois la conduite qu'on tiendroit à mon égard, & m'être assuré que l'on ne regarderoit plus à mes chaînes.

Ce que je trouvois de plus insupportable, c'est qu'on m'avoit ôté mon lit ; j'étois en conséquence obligé de m'asseoir par terre, & d'appuyer ma tête contre la muraille qui étoit très-humide, tandis que d'une main il falloit sans cesse soutenir la chaîne du carcan qui m'écrasoit la nuque, & me causoit, par une trop forte compression sur les nerfs, des douleurs de tête insupportables. Mais comme j'étois obligé, à cause de la barre qui séparoit mes deux mains, d'en avoir toujours une sur mes genoux, pendant que l'autre soutenoit cette chaîne, mes bras s'engourdirent tellement, que je pouvois à peine les remuer. Il est d'ailleurs facile de comprendre combien peu je devois dormir.

Tant de maux accumulés accablerent mes forces physiques & morales. Je tombai

dangereusement malade. Le tyran Borck demeura inexorable, & désiroit ma mort pour être débarrassé du soin de me garder. Je connus alors pour la premiere fois l'état où se trouve un pauvre prisonnier malade; la constance de l'ame, le courage d'esprit, tout nous abandonne quand le corps pâtit. Ma maladie dura près de deux mois. Je devins si foible qu'il me restoit à peine assez de force pour porter ma cruche à la bouche. Non, jamais personne ne pourra concevoir l'excès des tourmens que j'endurai. Couché par terre dans une prison humide, sans lit, sans paille, couvert de chaînes, manquant de bouillon, je n'avois ni Médecin pour me traiter, ni ami qui songeât à me consoler. La maladie est par elle-même une assez grande calamité; qu'on songe ce que je devois souffrir en éprouvant un traitement aussi cruel. La chaleur de la fievre, jointe au mal de tête, mon cou enflé & serré par un carcan de fer, mes pieds, mes mains & tout mon corps, écorchés, me réduisoient au désespoir. Je crois pouvoir assurer avec vérité qu'un criminel, condamné à mourir sur la roue, n'endure

pas autant de maux que j'en ai endurés pendant deux mois entiers. Arriva enfin ce jour terrible que je ne puis pas me rappeller ſans frémir. J'étois dans un violent accès de fievre, lorſqu'en voulant boire, la cruche me tomba de la main & ſe caſſa. Il falloit attendre vingt-quatre heures avant que d'en avoir une nouvelle. Dans cet effroyable état, je crois que je me ferois abbreuvé de ſang humain. Je voulus prendre mes piſtolets afin de terminer promptement mon ſupplice, mais les forces me manquerent; je ne pus pas lever les planches, ſous leſquelles ils étoient cachés.

Quand on vint faire la viſite le jour ſuivant, on crut que j'étois mort. On me trouva étendu, ſans connoiſſance, avec la langue hors de la bouche. Après m'avoir remué, je repris toutefois mes eſprits, & l'on me donna de l'eau, que je bus avec une avidité qu'il eſt aiſé de comprendre. Ayant vidé ma cruche, on la remplit de nouveau, on me ſouhaita une prompte mort, & on referma ma priſon.

Cependant le bruit de la maniere barbare dont on me traitoit, s'étoit répandu

dans la ville, & avoit causé une telle sensation, que toutes les Dames & les Officiers supérieurs de la garnison se réunirent pour demander au tyran Borck, qu'il me rendît mon lit.

Il est au reste certain qu'à dater du jour où j'avois souffert une soif si cruelle, & où j'avois tant bu, je commençai à reprendre mes forces, & que bientôt je fus parfaitement rétabli au grand étonnement de tout le monde.

Pendant ma maladie j'avois gagné le cœur des Officiers chargés de m'inspecter; & après six mois de peines cuisantes, je vis encore une fois renaître l'aurore de l'espérance.

Un des Majors ayant remis les clefs de mon cachot au Lieutenant Sonntag, celui-ci vint un jour me voir seul, me parla avec confiance, se plaignit de ses dettes & de l'impuissance où il étoit d'y satisfaire. Je lui donnai vingt-cinq louis, & nous nous jurâmes une amitié éternelle. Peu-à-peu il en fut de même des deux autres Officiers qui me gardoient. Ils restoient des heures entieres auprès de moi, quand c'étoit le

Major en question qui étoit chargé de l'inspection ; ce Major enfin lui-même ne tarda pas à s'attacher à moi, & me tenoit aussi fidelle compagnie que les Lieutenans. Comme il étoit fort pauvre, je lui fis présent d'une lettre de change de deux mille florins, & par-là je retrouvai la facilité de former de nouvelles entreprises. Pour cela, l'argent m'étoit nécessaire ; j'avois déja partagé entre les Officiers presque tout ce que j'avois, & il ne me restoit plus qu'une centaine de florins ; mais il se présenta bientôt une occasion de m'en procurer.

Le fils aîné du Capitaine de K.... avoit été cassé, & se trouvoit dans la plus grande misere ; son pere, qui faisoit le service de Major, me fit confidence de son embarras. Je l'adressai à ma sœur, qui lui remit cent ducats (1). Muni de cette somme, K....

(1) Le Cap. avoit trouvé ma sœur presque expirante. Elle me manda en peu de mots que mon infortune & la trahison de Weingarten en 1755, avoient non seulement causé sa ruine, mais encore la maladie dont elle étoit affligée depuis deux ans; qu'elle désiroit ardemment que le peu d'argent qu'elle m'envoyoit, pût contribuer à mon évasion, & elle finissoit

vint joyeusement me retrouver ; je lui donnai une lettre pour mon amie la Comtesse de B..., & une autre pour le Grand-Duc Pierre. Je leur recommandai le jeune K..., & les suppliai de m'accorder à moi-même tous les secours qui dépendoient d'eux.

Arrivé à Pétersbourg, mon protégé obtint une compagnie, fut fait Major peu de tems après, & se conduisit si honnêtement à mon égard, qu'il se chargea de me faire passer, par son correspondant de Hambourg, deux mille roubles que la Comtesse de B... m'envoya.

Aussi-tôt que je les eus reçus, je donnai trois cents ducats de cet argent au vieux R..., qui étoit un pauvre diable, & qui en a conservé de la reconnoissance jusqu'au tombeau ; peu-à-peu j'en distribuai autant aux autres Officiers. Les choses en vinrent enfin à un tel point, que le Lieutenant

---

par me recommander ses enfans. Ma sœur toutefois se trouva mieux quelque tems après ; & elle épousa en secondes noces le Colonel de Pape, & mourut seulement l'année suivante, c'est-à-dire en 1758.

Glotin rendoit les clefs au Major ſans fermer les portes de ma priſon, & qu'il paſſoit la moitié de la nuit avec moi, après avoir donné à boire à la garde. Tout alla ainſi quelque tems au gré de mes ſouhaits, & le tyran Borck fut trompé.

Je ne jouis pas long-tems de cet adouciſſement à mon ſort, ſans ſentir renaître plus vivement que jamais le déſir de recouvrer la liberté; mais, hélas! des trois Lieutenans que je connoiſſois, pas un n'avoit le courage de faire pour moi ce qu'avoit fait Schell à Glatz. Ayant d'ailleurs deux ſentinelles & de hautes paliſſades autour de mon cachot, il étoit impoſſible de ſonger à s'enfuir ouvertement. Je formai en conſéquence un autre projet, qui, à la vérité, demandoit les forces d'Hercule pour être exécuté par un homme ſeul, mais qui n'en étoit que plus ſûr.

Le Lieutenant S... avoit meſuré l'intervalle compris entre mon trou & l'entrée de la galerie qui étoit ſous le premier rempart, & il l'avoit trouvé de trente ſept pieds. J'entrepris donc de miner toute cette partie. Une fois arrivé aux ſouterreins, les Officiers

s'engageoient, le jour de mon évafion, d'en ouvrir fecrétement les portes ; de maniere que je n'aurois plus eu qu'à gagner la campagne, & à me tirer alors d'affaire comme j'aurois pu.

Je commençai auffi-tôt l'ouvrage qui dura fix mois, & qui me coûta des peines infinies ; un jour même je manquai d'y être enterré vivant, par une groffe pierre qui fe détacha derriere moi, & qui boucha hermétiquement le paffage ; l'air devenoit à chaque inftant plus épais, la refpiration me manquoit ; dans la détreffe où j'étois, je travaillai avec tant d'ardeur, que je parvins enfin à dégager la pierre, & à retourner fur mes pas. On peut juger de l'état où je me trouvai.

Quoi qu'il en foit, j'étois enfin parvenu à établir une communication depuis mon cachot jufqu'au fouterrein du rempart ; mais le bruit que je faifois en minant ayant été entendu, cela m'attira une nouvelle perfécution. On me furprit au moment où ma prifon étoit encore remplie de fable ; on fit raccommoder le plancher, & l'on renforça mes chaînes. Mon plus grand mal-

heur fut d'être privé de mon lit à cet occaſion, attendu qu'on remarqua que j'avois découpé la paillaſſe pour en faire des ſacs à terre. Je ne fus pas long-tems à m'appercevoir de la perte que j'avois faite. Je fus atteint d'une nouvelle maladie, dont j'aurois infailliblement été la victime, ſi les Officiers, mes amis, ne m'avoient procuré tous les ſecours qui dépendoient d'eux. Le ſeul Major de Bruckauſen reſta inexorable, & les jours où il faiſoit la viſite j'étois obligé de garder mes fers, dont je me débarraſſois aiſément dès qu'il étoit ſorti, tant à [illegible] que les anneaux des chaînes étoient coupés, que parce qu'étant prodigieuſement maigri, mes mains ne tenoient plus dans les menottes.

Quelque tems après, je reçus la viſite du Général Kruſemarck, avec lequel j'avois été Cornette dans les Gardes-du-Corps. Cet homme, oubliant l'ancienne confraternité qui nous avoit unis, oſa m'inſulter; je lui répondis ſur le même ton, & il me dit en ſortant : » On apprendra bientôt à » l'oiſeau à ſiffler autrement. « L'effet ſuivit de près la menace; il y eut ordre de

m'empêcher de dormir en m'éveillant tous les quarts-d'heure. Ce nouveau genre de tourment me parut, comme tant d'autres, insupportable dans les commencemens ; mais je m'y habituai tellement à la longue, que je répondois en dormant ; cela dura l'espace de quatre ans, & ce fut le généreux Landgrave de Hesse-Cassel, alors Gouverneur de Magdebourg, qui y mit un terme l'année qui précéda mon élargissement.

Peu de tems après que l'ordre infernal, dont je viens de rendre compte, eut été donné, le Général de Borck fut démis de son commandement, à cause de la foiblesse d'esprit qui lui étoit restée à la suite d'une maladie qu'il venoit de faire. Il fut remplacé par le Lieutenant Colonel Reichmann, le meilleur des humains. Celui-ci ne pouvant rien changer à l'ordre établi, permit seulement aux Officiers qui étoient chargés de l'inspection, de laisser les deux premieres portes de mon cachot ouvertes pendant quelques heures, afin de me donner l'air, & que je pusse voir le jour. Insensiblement on étendit la permission jusqu'à la nuit qui étoit le moment où les Offi-

ciers quittoient le fort pour retourner dans la ville.

La clarté dont je jouiſſois, me fit naître l'idée de m'amuſer à graver, avec un clou aiguiſé, des ſatyres & des petits tableaux ſur le gobelet d'étain qui me ſervoit à boire; & bientôt je portai cet art à un ſi haut degré de perfection, que mes gobelets furent eſtimés comme des choſes précieuſes, qu'on vendoit très-chérement, & que les meilleurs maîtres auroient eu de la peine à imiter.

Mon premier eſſai fut très-imparfait; on le porta cependant à la ville. Le Commandant le montra, & me fit donner un autre gobelet. Celui-ci réuſſit mieux que le précédent; alors chacun des Majors qui me ſurveilloit voulut en avoir un gravé par moi. Je me perfectionnois tous les jours, & une année s'écoula dans cette occupation, avec autant de rapidité qu'un ſeul mois. J'obtins, à cauſe de ce travail, la permiſſion d'avoir de la lumière; & je la conſervai juſqu'à mon élargiſſement.

L'ordre portoit que les gobelets que je graverois, ſeroient montrés au Gouverneur

avant que de paſſer en des mains étrangeres, vu que j'étois dans l'uſage d'y écrire, ou d'y deſſiner, ſous des figures emblématiques, ceux des événemens de ma vie, que je voulois rendre publics ; mais il ne fut pas ſuivi, & les Officiers qui me gardoient en faiſoient un commerce. Ils les vendirent à la fin juſqu'à douze ducats ; & après que j'eus recouvré la liberté, leur valeur monta ſi haut, qu'on les trouve encore aujourd'hui placés au rang des raretés, dans les différens cabinets de l'Europe.

Un de ces gobelets tomba, par haſard, entre les mains du Prince Auguſte de Lobkovitz, qui étoit alors priſonnier de guerre à Magdebourg. A ſon retour à Vienne, il en fit préſent à feu l'Empereur François. J'y avois gravé un tableau qui repréſentoit un côteau de vignes, ſur lequel travailloient pluſieurs Ouvriers ; au-deſſous étoit écrit :

Ma vigne fleuriſſoit par mes ſoins & travaux ;
J'eſpérois de beaux fruits pour le prix de mes maux :
Mais, malheur pour Naboth ! Jezabel l'a chérie,
Et pour boire mon vin, me fait perdre la vie.

L'auguſte Marie-Thérese, ayant lu ces

vers, fut si vivement frappée du rapport qu'elle remarqua entre ce trait de la Bible & l'indigne traitement que j'avois essuyé à Vienne, qu'elle ordonna sur-le-champ à son Ministre de faire toutes les instances possibles auprès de la Cour de Berlin pour obtenir mon élargissement.

Il y avoit sur le même gobelet un second tableau, où l'on voyoit un oiseau renfermé dans une cage qu'un Turc tenoit à la main. On lisoit ici l'inscription suivante :

Ce n'est pas un moineau
Gardé dans cette cage ;
C'est un de ces oiseaux
Qui chantent dans l'orage.
Ouvrez, amis des sages,
Brisez fers & verroux ;
Ses chants, dans nos bocages,
Retentiront pour vous (1).

L'intérêt que mes malheurs, ma constance & mes talens, avoient inspiré au Landgrave de Hesse-Cassel, engagea ce Prince humain à faire monter un fourneau

(1) Ces vers françois, ainsi que les précédens, sont de M. le Baron de Trenck.

dans

dans le veſtibule de ma priſon. Il ordonna de plus qu'on rouvrît la fenêtre du cachot, qu'on m'ôtât le carcan que j'avois au cou, & il me fit donner du papier & des plumes. J'écrivois alors les différentes pieces que j'avois compoſées par cœur; &, comme je n'avois pas d'encre, j'y ſuppléois par du ſang que je me tirois au beſoin. A fur & meſure que ces cahiers étoient remplis, on les portoit à Landgrave qui s'en amuſoit. On faiſoit enſuite des copies de mes ouvrages qui étoient lus avec une avidité extrême à la Cour & à la Ville. Ils me valurent un grand nombre d'amis, & enfin la liberté, quoique le Roi ait longtems répondu à ceux qui lui parloient en ma faveur : » C'eſt un homme dange» reux ; durant que j'exiſte, il ne verra pas » le jour. «

Je paſſe ſous ſilence pluſieurs entrepriſes que je formai encore en différens tems pour obtenir mon élargiſſement, & ne ferai plus mention ici que de deux incidens, dont l'un penſa faire découvrir la galerie ſouterreine que j'avois pratiquée depuis mon cachot juſqu'aux mines du rempart, &

l'autre la rendit inutile par l'imprudence que j'eus de la faire connoître moi-même à mes gardiens.

J'avois tellement apprivoisé une souris, qu'elle jouoit continuellement avec moi, & venoit manger dans ma bouche. Une nuit elle fit tant de sauts & de cabrioles que les sentinelles l'entendirent, & allerent avertir l'Officier de garde. Comme la garnison avoit changé à la paix, & que je n'avois pas pu d'abord former des liaisons aussi intimes avec les Officiers des troupes régulieres qu'avec ceux de la Milice, celui-ci, après s'être assuré par lui-même du fait, envoya avertir qu'il se passoit quelque chose d'extraordinaire dans ma prison. Le Major de place arriva en conséquence de grand matin avec des Serruriers & des Maçons. Le plancher, les murs, mes chaînes, mon corps furent sévérement visités. Rien ne se trouvant dérangé, on me demanda à la fin la cause du vacarme de la nuit passée. J'avois entendu moi-même la souris, & je dis franchement que c'étoit elle. On m'ordonna de la faire venir; je sifflai, & aussi-tôt elle sauta sur mon épaule.

Je demandai alors grace pour elle, mais l'Officier de garde s'en empara ; il me promit ſeulement ſur ſa parole d'honneur de la donner à une Dame qui en auroit grand ſoin ; l'ayant emportée dans ſa chambre, il la lâcha. La ſouris, qui ne connoiſſoit que moi, diſparut bientôt, & fut ſe cacher dans un trou.

Quand on vint à midi faire la viſite ordinaire, & qu'on étoit prêt à ſortir, voilà que la pauvre bête s'élance dans ma priſon, grimpe après mes jambes, monte ſur mon épaule, & fait mille ſingeries, pour témoigner la joie qu'elle a de me revoir.

Tout le monde en fut étonné, & vouloit l'avoir. Le Major, pour terminer la conteſtation, l'emporta & la donna à ſa femme. Celle-ci lui fit faire une jolie boëte ; la ſouris refuſa de manger, & après quelques jours on la trouva morte.

Voici le ſecond incident : J'avois tellement perfectionné mon ſouterrein, qu'il étoit dorénavant impoſſible qu'on m'empêchât de prendre la fuite quand je le voudrois. Je ſavois que l'Ambaſſadeur de Vienne travailloit à ma délivrance ; & un Lieutenant

de la garnison, que j'avois gagné à force d'argent, m'avoit promis de déserter comme Schell publiquement avec moi.

Rempli d'espérance & de présomption, enivré de joie, la tête me tourna. Au lieu de profiter bonnement de mes avantages, je résolus de mettre la générosité du Grand Frédéric à l'épreuve, me réservant la ressource du Lieutenant, si ma tentative auprès du Monarque ne réussissoit pas. J'attendis donc la visite du Major; & au moment où il entra, je lui adressai la parole en ces termes: » Je sais, Monsieur le Major, que » le Duc Ferdinand de Brunswick, Gou- » verneur de la ville, est actuellement à » Magdebourg (je l'ai appris par un de mes » amis); ayez la bonté de l'aller trouver, » de lui dire qu'il peut faire visiter mon » cachot, doubler le nombre des senti- » nelles, puis me donner l'heure, où, en » plein jour, il voudra que je me fasse voir » hors des ouvrages du fort de l'Etoile, & » sur les glacis de Klosterberg, en pleine » liberté; que si je puis effectuer ce que je » promets, j'ose espérer qu'il ne refusera » pas de m'accorder sa protection, & qu'il

» daignera informer le Roi de la démarche
» que j'ai faite auparavant, afin qu'elle
» puisse servir à ma justification auprès de
» ce Prince, & lui être un témoignage au-
» thentique de la bonne foi que j'ai toujours
» mise dans mes procédés. «

A ce discours le Major regarda fixement le Lieutenant, & crut que j'étois devenu fou, ce que je disois lui paroissant aussi ridicule qu'impraticable. Comme j'insistai cependant pour qu'il en allât rendre compte, il partit & revint bientôt accompagné du Commandant M. Reichmann, du Major de place Riding, & d'un autre Major chargé de l'inspection. Sa réponse fut, que, si je pouvois exécuter l'entreprise en question, le Duc promettoit de m'accorder sa protection, le pardon du Roi, & qu'il me feroit ôter à l'instant mes fers.

Je demandai alors sérieusement qu'on me fixât une heure. On rit de ma question, & l'on répondit qu'il suffisoit que j'expliquasse la maniere dont j'entendois m'y prendre, sans mettre la chose à exécution; que dans le cas où je refuserois de donner ces éclaircissemens, on leveroit le plancher

de ma prison, & qu'on y laisseroit jour & nuit deux sentinelles; que le Gouverneur en un mot vouloit simplement s'assurer de la possibilité de l'entreprise, sans faire aucun éclat.

Après avoir long-tems capitulé, & avoir reçu les promesses les plus positives, je jetai tout d'un coup mes chaînes à leurs pieds, j'ouvris mon trou, je leur donnai mes armes, mes instrumens, & les deux clefs des poternes par lesquelles on sortoit des souterreins du fort. Je leur proposai de descendre dans la galerie de trente-sept pieds, qui communiquoit aux souterreins, & de faire eux-mêmes avec leurs épées l'ouverture nécessaire pour y pénétrer, ce qui ne demandoit que quelques minutes. Je leur appris enfin que j'avois des chevaux qui m'attendoient depuis long-tems sur les glacis du Klosterberg, pour m'emmener aussi-tôt que je paroîtrois.

La surprise de ces Messieurs fut sans égale; ils sortirent, regarderent de tous côtés, rentrerent, & me firent mille questions auxquelles je répondis aussi-bien que si j'avois été l'Ingénieur qui avoit construit

le fort de l'Etoile. Ils s'en allerent enfin, furent abſens près d'une heure, & revinrent pour me conduire dans la chambre de l'Officier de garde.

Le Major nous donna le ſoir un excellent ſouper, & m'aſſura que mon affaire prenoit une bonne tournure, le Duc ayant écrit tout de ſuite à Berlin en ma faveur ; mais ces belles promeſſes n'étoient qu'illuſoires. Dès le lendemain la garde fut renforcée. On plaça deux grenadiers en ſentinelles dans la chambre où j'étois, toute la troupe chargea à balle en ma préſence, & les ponts-levis reſterent fermés pendant la journée. Je voyois une foule d'ouvriers travailler dans mon cachot, & des voitures chargées de gros quartiers de pierre de taille, qu'on deſtinoit à remplacer le plancher qui y étoit. Cela dura cinq jours, pendant leſquels je m'abouchai, pour la derniere fois, avec mon ami le Lieutenant, qui m'apprit que le Duc ignoroit entiérement ce qui s'étoit paſſé.

Au bout de ce tems, ma priſon s'étant trouvée réparée, le Major de place & le Major du jour m'y ramenerent. On ne

m'attacha qu'un pied à la muraille, les autres fers me furent ôtés. Comme le nouveau plancher étoit de pierre de taille, il est certain que mon cachot étoit devenu réellement impénétrable.

Tandis qu'on m'enchaînoit, je demandai, d'un ton de reproche, au Commandant, si c'étoit ainsi que le Duc tenoit sa parole d'honneur, & si la noblesse de mon procédé méritoit un pareil traitement. » Je » sais au reste, ajoutai-je, qu'on lui a fait » de faux rapports sur mon compte, mais » la vérité ne sera pas toujours cachée, & » quand elle se découvrira, ce sera aux » fourbes à trembler. «

Je dois actuellement instruire mes lecteurs des motifs qu'on avoit pour tenir une conduite aussi étrange à mon égard.

Lors de mon élargissement, j'allai à Brunswick, & je tiens de la bouche même du Duc, que le Major, qui étoit chargé de ma garde, lui en avoit imposé, en lui disant qu'il m'avoit surpris travaillant à m'évader, & que sans son extrême vigilance, & la recherche exacte qu'il avoit faite, j'y serois certainement parvenu; que cependant il

avoit

avoit ſu quelque tems après la vérité, qu'il l'avoit auſſi-tôt mandé au Roi, & que depuis cette époque le Monarque n'avoit plus cherché qu'une occaſion de me remettre en liberté.

Quant à l'Officier avec lequel je devois m'enfuir, comme j'avois payé ſes dettes, je lui étois devenu à charge, & il ne s'eſt plus préſenté devant moi ; afin même de pouvoir m'éviter, il avoit échangé avec un de ſes camarades ſa place de Lieutenant des Grenadiers, qui l'obligeoit à monter la garde au fort de l'Etoile. Je ne l'ai point nommé de crainte de le déshonorer ; & s'il lit jamais ce livre, qu'il liſe auſſi que je lui pardonne.

C'eſt alors ſeulement que je commençai à ſentir toute la dureté de mon ſort & la grandeur de mon imprudence. Ceux qui venoient faire la viſite de ma priſon ne furent pas long-tems à s'appercevoir du changement qui s'étoit fait dans mon caractere. J'étois devenu ſombre, mélancolique ; je ne travaillois preſque plus à mes gobelets, & les odes que j'écrivois ne reſpiroient que la plainte & le déſeſpoir.

Il y avoit déja neuf mois que la paix étoit ſignée, ſans qu'on eût encore rien fait pour moi, quand, le 24 Décembre, dans l'inſtant même où je me regardois comme perdu ſans reſſource, l'heureuſe nouvelle de ma délivrance arriva. Elle fut apportée par le Comte de Schlieben, Lieutenant des Gardes, qui entra à Magdebourg à l'heure de la parade. L'ordre du Roi portoit que je ſerois ſur-le-champ remis en liberté.

Cette nouvelle cauſa une joie univerſelle dans la ville, parce qu'il n'y avoit perſonne à qui je n'euſſe inſpiré de l'amitié, de l'étonnement, ou au moins de la pitié.

Le commandant me croyant plus foible que je ne ſuis, craignoit de m'apprendre tout-d'un-coup cet heureux événement. Bientôt cependant les portes de mon cachot s'ouvrirent, & je le vis entrer ſuivi d'une foule de gens qui tous me regardoient avec un air de ſatisfaction. J'en fus d'abord étonné ; mais le Commandant prenant la parole, me dit : » Mon cher Trenck, pour » cette fois j'ai le plaiſir de vous apporter » une bonne nouvelle ; le Duc Ferdinand » a obtenu du Roi qu'on vous ôteroit vos

» fers. « Dans le moment, en effet, le Serrurier s'approcha de moi, & se mit à l'ouvrage. » Vous aurez aussi, continua M. de » Reichmann, une meilleure chambre. « Je l'interrompis alors, & lui dis : » Je soupçonne que j'ai ma liberté, & que vous ne » voulez pas m'en faire un aveu subit, de » crainte de me causer une révolution. Si » cela est, dites-le-moi franchement, je » saurai bien me contenir. « Oui, me répondit-il, vous êtes libre ; & à l'instant, il me sauta au cou : exemple qui fut suivi par tous ceux qui étoient présens. On me demanda ensuite quel habit je voulois ; je répondis, mon uniforme. Le Tailleur étoit déja là ; il prit ma mesure, & M. de Reichmann lui ordonna de le tenir prêt pour le lendemain matin.

Quand le Serrurier eut fini sa besogne, on me mena au corps-de-garde, dans la chambre de l'Officier. Chacun ici me fit des complimens de félicitation, & le Major de place me lut le serment ordinaire, qu'on fait prêter aux prisonniers d'Etat, par lequel je devois promettre :

1°. De ne chercher à me venger de personne.

2°. De ne pas paſſer les frontieres de la Saxe & de la Pruſſe.

3°. De garder un profond ſilence ſur tout ce qui m'était arrivé.

4°. De n'entrer, durant la vie du Roi, au ſervice d'aucun Prince, ſoit dans l'Etat Militaire, ſoit dans l'Etat Civil.

Cette formalité remplie, le Comte de Schlieben me remit une lettre du Général Riedt, Miniſtre de l'Empereur à Berlin, par laquelle il me mandoit qu'il étoit enchanté d'avoir trouvé l'occaſion d'obtenir du Roi mon élargiſſement, & que je devois faire de bonne grace ce qu'on exigeroit de moi, le Comte étant chargé de m'accompagner juſqu'à Prague.

Schlieben me dit alors : » Mon cher » Trenck, j'ai ordre de vous mener cette » nuit dans une voiture fermée, par Dreſde, » à Prague, & de ne pas ſouffrir que vous » parliez ſur la route à qui que ce ſoit; » le Général Riedt m'a remis trois cents » ducats pour payer les frais de votre voyage. » Je vais tout de ſuite acheter une voiture. » Mais comme il eſt convenu avec le Com» mandant que votre départ ne peut pas

» avoir lieu aujourd'hui, vu qu'il n'y a rien
» de prêt, il a été remis à la nuit suivante.«

Je promis ce qu'on voulut; le Comte de Schlieben resta avec moi, & les autres s'en retournerent en ville. Je dînai avec le Major du jour & l'Officier de garde, chez le Général Walrab, dans sa prison, où ce vieillard mourut en 1774, après vingt-huit ans d'une détention à la vérité très-supportable, & qu'il avoit d'ailleurs méritée. Devenu libre, j'allois promener de tous côtés dans les ouvrages pour m'habituer au grand air & au jour. Je cherchai aussi dans ma prison après l'argent que j'y avois caché, & j'y trouvai encore soixante & dix ducats.

Je traitai généreusement la garde. Chaque homme reçut de moi un ducat. Les sentinelles qui étoient en faction, lorsque j'avois reçu la nouvelle de ma délivrance, en eurent trois; & je donnai dix ducats à partager entre ceux qui avoient descendu la garde ce jour-là.

Quant à l'Officier, je lui envoyai un cadeau de Prague, & donnai le reste de mon argent à la femme de l'honnête Grenadier Gefhard. Celui-ci étoit mort. Elle avoit

fait confidence à un jeune homme, pendant que son mari étoit à l'armée, qu'elle avoit reçu de moi mille florins. Le jeune homme, qui avoit trouvé le secret de s'en emparer, s'étant conduit imprudemment, fut recherché & dénonça la femme, qu'on renferma deux ans dans une maison de force : mais, comme le mari ne s'étoit pas trouvé présent, il ne fut point impliqué dans cette affaire ; s'il avoit laissé des enfans, certainement j'en prendrois encore soin aujourd'hui. Je donnai enfin trente ducats à la veuve du Soldat qui s'étoit pendu en 1756 auprès de ma prison.

Le lendemain je reçus une visite du corps des Officiers supérieurs de la garnison. Et pour midi je me trouvai équipé de pied en cap ; j'étois au reste si étourdi de complimens, que je ne me rappelle aucune autre circonstance que celles que j'ai rapportées.

Un changement aussi subit est sans doute propre à faire naître bien des réflexions. J'étois, je restai le même homme que celui qui gissoit, il n'y avoit pas vingt-quatre heures, dans un cachot ; & cependant quelle différence dans les procédés,

dans les égards qu'avoient alors pour moi ceux qui un peu auparavant me traitoient avec tant de rigueur ! J'étois honoré, aimé, recherché, flatté ; & pourquoi ? parce qu'on avoit brisé des fers que je n'aurois jamais dû porter. Habitans de la terre, qu'êtes-vous dans les états despotiques ? Que sont de fideles services, la vertu la plus pure, où le pouvoir arbitraire regle aveuglément nos destinées ?

La nuit étant venue, le Comte de Schlieben parut avec un carrosse à quatre chevaux de poste, & je partis.

Ma détention à Magdebourg avoit duré neuf ans cinq mois & quelques jours. Si on y ajoute les dix-sept mois que j'étois resté à Glatz, on trouvera que j'ai passé onze ans de ma jeunesse en prison, c'est-à-dire, le plus beau tems de ma vie.

J'arrivai heureusement à Prague le 2 Janvier avec le Comte de Schlieben ; il me remit le même jour au Duc de Deux-Ponts qui en étoit Gouverneur. Ce Prince me reçut parfaitement, je mangeai chez lui deux fois de suite ; & toute la ville étoit curieuse de connoître un homme qui avoit eu le cou-

rage de ſupporter pendant dix ans une captivité auſſi cruelle que la mienne. Mais quel fut mon étonnement, quand peu après je vis paroître une eſtaffette de Vienne, dont, par parentheſe, il me fallut payer le voyage, qui apportoit l'ordre de me faire partir ſur-le-champ pour cette Capitale, ſous une bonne eſcorte. On me demanda mon épée. Le capitaine, Comte de Wela, accompagné de deux bas-Officiers, monta avec moi dans un carroſſe que j'achetai à cet effet, & m'y mena priſonnier. Je fus à cette occaſion obligé d'emprunter mille florins à Prague, afin de pouvoir payer les frais de route, ainſi que le retour du Capitaine, qui me coûta encore cinquante ducats.

Arrivé à Vienne, on me logea aux caſernes, & l'on me donna pour priſon la chambre du Lieutenant Blonket, à qui on avoit défendu de me laiſſer parler ou écrire à perſonne, à moins que ce ne fût avec la permiſſion de Meſſieurs Kampf ou Huttner, Conſeillers auliques.

Or, ces Meſſieurs ayant été les adminiſtrateurs de mes biens pendant ma détention, il eſt aiſé de comprendre les raiſons

qu'ils avoient de la faire durer. Je demeurai six semaines en cet état, jusqu'à ce que le Comte d'Alton, Commandant du régiment de Poniatowsky vint me faire une visite. Je lui témoignai la surprise où j'étois de me voir en prison sans savoir pourquoi, & c'est à ce digne homme seul que j'ai l'obligation de n'avoir pas été renfermé pour toujours, comme fou, dans la forteresse de Gratz, car c'étoit-là le projet de mes ennemis. Devenu libre, je n'ai pu obtenir justice d'eux, mais il est certain que s'ils avoient pu une fois me sortir de Vienne, c'étoit fait de moi, j'aurois été obligé de passer le reste de ma vie dans une maison de force.

Pour me traiter impunément de cette maniere, on avoit fait entendre à l'Impératrice Reine que j'étois devenu furieux & capable d'insulter l'Ambassadeur de Prusse; ce qui auroit pu entraîner des suites fâcheuses.

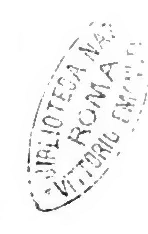
Marie-Thérese, émue de pitié, demanda s'il n'y avoit pas de remede à mon état; la réponse fut qu'on m'avoit saigné plusieurs fois, mais qu'on n'avoit pas pu me calmer,

& que j'étois toujours dangereux; que d'ailleurs j'étois un dissipateur qui avoit mangé à Prague dans six jours quatre mille florins, & qu'il falloit absolument me nommer des curateurs pour veiller à la conservation de ma fortune, sans quoi elle seroit bientôt entiérement dilapidée.

Le Comte d'Alton, qui désiroit m'obliger, ne tarda pas à parler de moi & de mes malheurs à la Comtesse de Parr, Grande-Maîtresse de l'Impératrice. Dans le moment où ils en causoient, le feu Empereur François entra chez cette Dame, & demanda si j'avois donc entiérement perdu la tête, & s'il ne me restoit pas au moins de tems à autre quelques momens lucides. D'Alton répondit que j'étois depuis sept semaines dans ses casernes; qu'il n'avoit jamais vu en moi qu'un des hommes les plus doux & les plus instruits qu'il eût rencontrés de sa vie; qu'il devoit y avoir de grandes intrigues cachées sous le rapport qu'on avoit fait à Sa Majesté, & qu'il se rendroit volontiers caution que j'étois pleinement dans mon bon sens.

Le lendemain l'Empereur envoya le

Comte de Thurn, Grand-Maître de la maison de l'Archiduc Léopold, pour me voir. Je fus heureux de tomber en d'auſſi bonnes mains ; je lui racontai mes malheurs, & lui dis que les adminiſtrateurs de mes biens m'avoient joué ce tour infernal pour en conſerver à jamais la poſſeſſion. Nous causâmes deux heures enſemble, j'eus le bonheur de gagner ſa confiance, & il eſt demeuré mon ami juſqu'à ſa mort. En ſortant il me promit tout aide & ſecours, & tint parole ; car dès le jour ſuivant il vint me chercher pour me mener à l'audience de l'Empereur. Celle-ci dura plus d'une heure. Les choſes que je racontai à S. M. la toucherent à un tel point, que ce bon Prince ſe leva tout-à-coup de ſon ſiege, & voulut ſortir de la chambre d'audience : je m'apperçus que les larmes lui couloient des yeux. A l'inſtant je me ſentis ſi tranſporté de reconnoiſſance, que je tombai à ſes pieds ſans avoir la force de dire un mot. L'Empereur me regarda quelque tems d'un air attendri, puis il ſortit.



Je retournai comblé de joie dans mes caſernes, & le jour ſuivant mes arrêts fu-

rent levés. J'allai alors avec le Comte d'Alton faire une visite à la Comtesse de Parr, qui désiroit me voir, & j'obtins par son canal une audience de l'Impératrice.

Il est impossible de décrire l'extrême bonté avec laquelle cette Princesse m'accueillit ; comme elle me plaignoit, comme elle louoit mon courage, ma fidélité ; sa bienveillance enfin alla si fort au-devant de ce que j'avois à lui dire, qu'elle ne me laissa pas le tems de lui porter mes justes plaintes : elle ajouta qu'elle savoit les mauvais tours qu'on m'avoit joués à Vienne ; que je ne devois plus parler du passé, mais pardonner à mes ennemis, oublier mes chagrins, & donner quittance à mes gens d'affaire. Je voulus parler ; elle m'interrompit en disant : » Ne vous plaignez de rien, je » sais tout ; faites seulement ce qu'on » exige de vous, on vous restituera ce qui » vous a été pris. Vous avez besoin de re- » pos, je veux que vous en jouissiez. «

Que me restoit-il à faire ? d'être enfermé comme un fou dans une maison de force, ou de souscrire aveuglément à ce qu'on vouloit. Aussi-tôt je reçus ordre de me rendre

avec M. de Piſtrich chez le Conſeiller aulique de Ziegler, où je fus obligé de ſigner :

1°. Que je reconnoiſſois le teſtament de mon couſin Trenck pour bon & valable.

2°. Que je renonçois à mes biens ſitués en Eſclavonie, m'abandonnant entiérement ſur ce point aux bonnes graces de Sa Majeſté.

3°. Que je donnois une quittance générale à mes gens d'affaire.

4°. Que je m'engageois à ne pas demeurer à Vienne.

Telle eſt l'eſpece de liberté qui me fut rendue après neuf ans de la plus affreuſe captivité. Il n'y avoit point de milieu ; il falloit me réſoudre ou à y rentrer, ou à me dépouiller de la plus grande partie de ma fortune. Je dois cependant cette juſtice à Marie-Thérèſe, de dire qu'elle avoit été trompée. Mon grand crime à ſes yeux étoit d'être Luthérien ; & ceux qui s'étoient emparés de mes biens étoient protégés par les Jéſuites.

La ſeule indemnité qu'on m'accorda en compenſation de tant de pertes, fut le ſtérile titre de Major ſans fonctions.

Peu de tems après le Feld-Maréchal de Loudohn partit pour aller aux eaux d'Aix-la-Chapelle. Je l'y accompagnai, & devins amoureux, pendant mon séjour en cette ville, de la plus jeune des filles de M. le Bourg-mestre de Broë du Diepenbendt, que j'épousai contre les intentions de Marie-Thérese, qui voulait me marier avec Madame de N. N., riche veuve, dont la fortune montoit à cinquante mille florins de rente. Le caractere fâcheux de cette Dame, son avarice, son âge, (elle avoit soixante-trois ans) m'avoient inspiré pour elle un éloignement invincible; & la résistance que j'opposai dans cette occasion aux volontés de S. M. l'Impératrice, acheva de me perdre dans son esprit.

Mlle. de Broë, bien différente de Madame de N. N., étoit au contraire d'une figure charmante, jeune, vertueuse & du caractere le plus noble. Elle m'a rendu pere de onze enfans, dont huit vivent encore.

M'étant fixé à Aix-la-Chapelle, ma maison ne tarda pas à devenir le rendez-vous de tous les honnêtes gens qui venoient y prendre les eaux, & j'y demeurai seize ans;

mais les désagrémens que j'essuyai à la fin dans cette ville, me déterminerent à acheter, des débris de ma fortune, qui montoient à soixante mille florins, la petite terre de Zwerbach, en Autriche, où j'allai m'établir avec ma femme & mes enfants, après la mort de ma belle-mere, arrivée au mois de Septembre 1780.

J'y vivois tranquille, travaillant de mes mains & de ma plume, lorsque j'appris, le 22 Août, que le Grand Frédéric étoit mort; que son auguste Successeur, témoin de mes infortunes, m'avoit accordé sur-le-champ un passe-port, afin de me rendre à Berlin; qu'il m'avoit rétabli dans mes biens, & qu'un frere très-riche, que j'avois en Prusse, avoit choisi mes enfans pour ses héritiers.

Je vais donc partir, avec la permission de Sa Majesté l'Empereur, pour retourner dans ma patrie, d'où j'ai été chassé depuis quarante-deux ans. Je n'y rentrerai toutefois pas comme un traître à qui l'on fait grace, mais comme un homme de bien qui a été injustement outragé, & qui vient recevoir la récompense due à ses vertus. Là, je retrouverai mes amis, mes parens, & tous

ceux qui m'ont connu dans le malheur. Là, je parviendrai peut-être, ſous de meilleurs auſpices, à ſupporter avec moins d'amertume le ſouvenir de mes infortunes paſſées. Ecrit au château de Zwerbach, le 18 Décembre 1786, deux jours avant mon départ pour Berlin. TRENCK.

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

LA



LA VIE DE FRÉDÉRIC, BARON DE TRENCK.

CEUX qui auront pris quelque part à mes infortunes, apprendront ſans doute avec plaiſir les ſuites heureuſes de mon retour dans ma patrie.

Après m'être rendu à Vienne, je partis le 5 Janvier 1787 pour Berlin, accompagné de mon ſecond fils. Je trouvai en paſſant à Prague ſon aîné, qui ſert avec honneur en qualité de Lieutenant dans le ſecond régiment des Carabiniers.

Sur toute ma route, je ne ceſſois de recevoir les témoignages les plus flatteurs d'eſtime & d'intérêt. Mes ouvrages m'avoient dévancé, & j'oſe dire qu'ils avoient inſpiré un tel enthouſiaſme, que j'étois ſouvent embarraſſé de répondre convenable-

ment aux égards qu'on me témoignoit. Grands & petits, hommes & femmes, tout le monde vouloit me voir, m'entendre; & j'appris à cette occasion, que la vertu est encore chere aux humains, puisqu'ils font tant de cas de ceux qui la pratiquent.

Arrivé à Berlin, je fus présenté au Roi & à la Famille Royale, dont je reçus mille marques de bonté: les Seigneurs de la Cour dont il se trouvoit encore sept avec lesquels j'avois servi dans les Gardes-du-Corps, me tendoient la main & venoient m'embrasser; tandis que le Monarque, d'un air de bienveillance, jouissoit du plus grand des plaisirs pour un bon Prince, celui d'avoir rendu justice à un innocent. Les Ministres étrangers, témoins d'un accueil aussi extraordinaire pour un simple Major, en parurent étonnés. Frédéric-Guillaume m'accorda plusieurs audiences particulieres, dans lesquelles il voulut que je lui racontasse une partie de mes malheurs, dont il avoit déja une parfaite connoissance, tant par mon livre qu'il avoit lu, & le récit que des témoins encore vivans lui en avoient fait, que parce qu'il

s'étoit trouvé lui-même à Magdebourg lors de ma détention. Ce fut dans une de ces audiences que j'eus l'honneur de lui présenter mon second fils, auquel il accorda sur-le-champ une Lieutenance dans le régiment de Posodowisky Dragons, en lui promettant sa protection.

Je retrouvai aussi à Berlin ma fidelle amie, & je fus parfaitement accueilli de M. le Comte de Hertzberg, Ministre des affaires étrangeres, duquel je ne saurois assez me louer.

Sa Majesté Prussienne, non contente de m'avoir rendu la terre de Scharlack, que le Grand Frédéric avoit confisquée, & dont la valeur est aujourd'hui quadruplée, a de plus ordonné que les revenus de ce bien, dont je n'ai pas joui depuis quarante-deux ans, me seroient restitués; il m'a enfin accordé un privilége pour mon livre; afin qu'autorisé par lui, il devînt à jamais un témoignage authentique de mon innocence & de mes malheurs.

Je ne crois pas inutile d'observer que Sa Majesté l'Empereur m'a fait la même grace dans ses Etats. Le tems de quitter

Berlin approchoit ; je désirois avec impatience d'aller en Prusse retrouver des parens dont j'étois séparé depuis un si grand nombre d'années. L'avant-veille de mon départ, j'eus le bonheur de passer encore deux heures chez Son Altesse Royale la Princesse Amélie, sœur du Grand Frédéric, son amie & sa confidente. C'est à cette généreuse Princesse que je dois en grande partie ma délivrance. Jamais elle ne m'a abandonné ; les bienfaits dont elle m'accabloit venoient me chercher jusques dans ma prison ; & le crédit qu'elle avoit sur l'esprit du feu Roi a peut-être seul déterminé ce Monarque à me rendre la liberté. Pendant mon séjour à Berlin, je n'en ai pas été reçu comme un Officier étranger, mais comme un ancien compatriote, j'ose même le dire, comme un ami. Elle m'ordonna d'écrire sur-le-champ à ma femme de lui amener au mois de Juin mes deux filles aînées ; elle me promit d'en prendre soin, & de ne pas oublier la premiere dans son testament.

En prenant congé de Son Altesse Royale, elle me demanda du ton le plus atten-

dri, ſi j'avois aſſez d'argent pour faire ma route : je lui répondis qu'oui ; que quant à moi je n'avois plus beſoin de rien, mais que je lui recommandois mes enfans. La Princeſſe me donna des ſignes non équivoques qu'elle m'avoit compris ; & me prenant la main, elle me dit : » Mon ami, revenez » bientôt, je veux abſolument vous revoir... « Emu juſqu'aux larmes, je m'arrachai d'auprès d'elle, & je me dépêchai à ſortir. J'avois ſans doute un ſecret preſſentiment de ce qui alloit arriver ; j'aurois dû l'écouter, mais mon mauvais génie m'en empêcha. Cinq jours après, j'appris la mort de cette grande Princeſſe, & par-là mes enfans & moi perdîmes notre plus ferme appui.

Je partis le 20 Mars pour Kœnigſberg ; je viſitai ſur la route tous mes parens & amis, dont je fus reçu avec une tendreſſe que je n'oublierai jamais. Arrivé le 4 Avril à Kœnigſberg, j'y trouvai mon frere qui m'attendoit avec la plus vive impatience. Je demeurai avec lui près de deux mois, tant à la ville que dans ſes terres ; enſuite je me déterminai à aller rejoindre en

Autriche ma femme & mes enfans, pour achever de couler au sein du repos, des jours qui n'ont été, hélas ! que trop agités. Quoi qu'il en soit, je n'ai pas lieu de regretter le voyage que je viens de faire ; mon frere est devenu mon ami & le pere de mes enfans ; un de mes fils est au service de Sa Majesté Prussienne, qui lui a assuré sa protection ; mon honneur est réhabilité dans ma patrie, on m'y a restitué mes biens, & j'ai surmonté au moins en Prusse ma mauvaise fortune.

Lecteur vertueux ! souhaite-moi du bonheur, & apprends, par l'histoire de ma vie, que, même au comble de l'infortune, il est encore des consolations pour qui sait les trouver. Dès l'âge de dix-neuf ans j'avois déja perdu tout ce qu'un homme peut perdre sur la terre, à l'exception de mon honneur & d'un cœur intrépide qu'aucune puissance n'a pu me ravir. J'ai été privé de ma fortune pendant quarante-deux ans ; j'ai éprouvé la plus excessive misere sans avoir commis aucune bassesse ; &, quoique souvent trompé, je ne trompai jamais personne. Ceux qui se sont partagé mes

grands biens d'Esclavonie, sont obligés de baisser les yeux devant moi; tandis qu'avec une conscience pure je marche la tête haute. J'écris des vérités dures, sans rien déguiser, & sans ménager les personnes qui m'ont offensé; & cependant mes ouvrages sont non-seulement soufferts, mais paroissent avec un privilége des deux Monarques dans les Etats desquels j'ai été persécuté. J'ai été méprisé, rejeté, condamné; &, malgré cela, j'ai obtenu, même au fond de mon cachot, dans le dernier degré d'abaissement où un homme puisse être réduit, le respect & la bienveillance universelle des honnêtes gens. Des Souverains m'ont maltraité, parce qu'ils ne me connoissoient pas. Actuellement que j'en suis connu, je trouve auprès d'eux accès, protection, honneur & justice.

Dieu! arbitre éternel de nos destinées, tu m'as conduit au port à travers la tempête, reçois ici les remerciemens d'une ame reconnoissante; préserve tous mes semblables d'un sort aussi cruel que le mien; & s'ils doivent y être exposés, donne-leur au moins les armes avec lesquelles tu m'as fait triompher. TRENCK.

Avant que de terminer cet ouvrage, je déclare publiquement que c'eſt à tort que j'ai ſoupçonné, lors de ma fuite de Glatz, le Lieutenant de Moliny d'avoir été avertir le Général F... du chemin que j'avois pris. Ce mauvais office me fut rendu par le Capitaine de Nimſchofsky, mon propre parent. J'ai eu cet éclairciſſement pendant mon ſéjour en Pruſſe, & je m'empreſſe de rendre juſtice à un homme d'honneur qui vit encore, & qui n'a pas ceſſé juſqu'aujourd'hui d'être mon ami.

Pour ne rien laiſſer à déſirer à mes lecteurs, j'ai enfin cru devoir inſérer ici un précis de la vie de mon couſin le Baron de Trenck, & de celle de mon ami Schell.



PRÉCIS HISTORIQUE

De la Vie de François, Baron de Trenck, Colonel au service de Sa Majesté l'Impératrice Reine, & commandant en Chef le Corps des Pandoures.

François, Baron de Trenck, né en 1714 dans la Calabre, province de Sicile, où son pere commandoit alors, avoit eu pour mere une Demoiselle de la Maison de Kettler en Courlande. Le Baron de Trenck pere mourut en 1743, Gouverneur de Leitschau en Hongrie, laissant une fortune très-considérable, tant dans ce royaume qu'en Esclavonie, où il possédoit les terres de Kretovack, Sleternitz & Pakratz, qu'il m'avoit substituées, & dont on m'a dépouillé. Il s'appeloit Jean, & étoit propre frere de mon pere.

François de Trenck avoit six pieds trois pouces d'Allemagne, une superbe figure, & ses forces étoient telles, qu'il abattoit la tête à un bœuf d'un seul coup de sabre ;

quant à ſon caractere, je renvoie mes lecteurs à ce que j'en ai dit dans la premiere partie de cet ouvrage. Le pere, qui n'étoit qu'un ſoldat, & de plus très-avare, avoit extrêmement négligé l'éducation de ſon fils. Celui-ci avoit paſſé les premieres années de ſa vie avec des Croates, dont les mœurs atroces & barbares n'avoient que trop bien développé le penchant irréſiſtible qui le portoit à la cruauté. Dans un cercle toutefois, on ne ſe ſeroit pas douté de la férocité de ſon caractere. Trenck, né avec beaucoup d'eſprit, parloit avec facilité ſept langues, & ſavoit plaire, plus que perſonne, quand il le vouloit.

Sa jeuneſſe fut fort orageuſe; livré de bonne heure aux paſſions les plus violentes, il ne ſut jamais y réſiſter. Le vieux Trenck, refuſant de fournir à toutes ſes folles dépenſes, il s'aviſa, n'étant encore que Cornette, d'aller trouver un Fermier de ſon pere pour lui demander de l'argent; le Fermier refuſa d'en donner, & Trenck lui fendit la tête d'un coup de ſabre. Cette affaire lui attira un gros pro-

cès qui auroit pu avoir des ſuites funeſtes, ſi, en 1736, la guerre ne s'étoit déclarée entre les Ruſſes & les Turcs. Il profita de la circonſtance pour demander à la Cour de Vienne la permiſſion de lever un eſcadron de Huſſards ; & l'ayant obtenue, il paſſa avec ſa troupe au ſervice de Ruſſie.

Il ſe diſtingua beaucoup pendant cette guerre, & gagna entiérement les bonnes graces du Maréchal de Munich. Jamais il ne commandoit un détachement contre les Tartares, qu'il ne revînt triomphant. Son nom faiſoit trembler les ennemis ; & à la fin de la campagne il fut nommé Major.

Dans une occaſion où le régiment étoit en marche, où les Turcs débandés couroient pêle-mêle dans la plaine, Trenck apperçut un inſtant favorable pour les attaquer. Il le dit au Colonel Rumin, & lui propoſa de faire donner ſon régiment ; mais ce Colonel lui répondit qu'il n'avoit point d'ordre. Trenck demanda la permiſſion d'attaquer au moins avec ſon eſcadron, elle lui fut refuſée. Auſſi-tôt il entre en fureur, crie aux ſoldats : » S'il y a

» parmi vous des braves gens, qu'ils me » suivent! « Environ deux cents hommes accourent à sa voix : il se met à la tête, fait un carnage affreux, bat l'ennemi, & revient, ivre de joie, avec les têtes qu'il avoit coupées & les prisonniers qu'il avoit faits. . . . .

Dès qu'il eut rejoint le régiment, il s'en alla droit au Colonel, le traita de J... F..., prit un fouet, & le frappa, sans que celui-ci fît aucune résistance. Cependant la chose s'ébruita, Trenck fut arrêté, & on lui intenta un procès criminel, dont l'issue fut qu'il auroit la tête cassée. Le jour où l'on devoit faire l'exécution, le Maréchal de Munich, soit par hasard, soit par dessein, passa auprès de la tente où étoit renfermé le coupable. Trenck l'apperçut, s'avança, & lui parla en ces termes : » Votre Excel-» lence souffrira-t-elle qu'un Gentilhomme » étranger périsse ici d'un supplice infâme, » pour avoir battu un Russe qui s'est désho-» noré par sa lâcheté ? Permettez-moi » plutôt de faire seller mon cheval, & » d'aller chercher au milieu des bataillons » ennemis une mort glorieuse, qui du

» moins sera utile à l'Etat. « (Il y avoit dans ce moment une escarmouche entre les Tartares & les postes avancés.)

Le Maréchal baissa la tête & garda le silence. Trenck insista, & lui dit : » Si moi » seul je rapporte trois têtes, votre Excel- » lence m'accordera-t-elle mon pardon ? « La réponse fut : *Oui*. Aussi-tôt on lui amene son cheval, il court au combat, & revient avec quatre têtes d'ennemis, attachées à l'arçon de sa selle, & une légere blessure qu'il avoit reçue à l'épaule. Munich l'embrassa, & le fit passer comme Major dans un autre régiment.

Ici il donna des preuves extraordinaires de valeur. Un Tartare lui ayant percé le ventre de part en part d'un coup de lance, il l'empoigna, la rompit, & eut non seulement le bonheur d'échapper, mais encore de guérir promptement d'une aussi dangereuse blessure.

Sa seconde campagne ne fut pas moins glorieuse, & il devint en conséquence le favori du Maréchal de Munich ; ce qui lui attira l'envie & la haine de tous les Officiers Russes.

Peu de tems avant la fin de cette guerre, son emportement lui causa un nouveau malheur. Son régiment étoit en marche; les Turcs le harceloient; il pria le Colonel de lui permettre de leur donner la chasse: celui-ci, qui étoit un Russe, refuse, & Trenck lui appliqua un soufflet. Il appelle inutilement les soldats à son secours, ce n'étoient plus des Hongrois, il se voit abandonné & arrêté.

Le Conseil de guerre assemblé, il fut condamné à la mort sans aucune espérance de grace. Le Général, étant lui-même étranger, craignoit d'offenser les Russes en témoignant une trop grande partialité en faveur de mon cousin.

Cependant le jour de l'exécution arriva, Trenck fut mené au lieu de son supplice; mais le Maréchal avoit arrangé les choses de maniere qu'à l'instant où l'on alloit tirer, on vit venir le Feld-Maréchal de Lœventhal avec sa femme. Trenck ne les eut pas plutôt apperçus, qu'il implora leur secours; on s'intéressa en sa faveur, & la sentence fut commuée en un bannissement en Sibérie.

Il protesta contre ce second jugement : le Maréchal écrivit à Péterſbourg, d'où il arriva ordre de le caſſer & de le faire mener juſques hors des frontieres de la Ruſſie ; ce qui fut exécuté. De retour en Hongrie auprès de ſon pere, il épouſa la fille du Baron de Tillier, Lieutenant-Feld-Maréchal au ſervice de l'Impératrice Reine. Il vécut peu avec ſa femme ; car, celle-ci étant devenue groſſe, il eut l'imprudence de l'emmener à la chaſſe dans un marais, d'où elle revint malade, & mourut peu de tems après ſans laiſſer de poſtérité.

Trenck, entraîné par ſon humeur guerriere, avoit de la peine à reſter en repos. L'occaſion toutefois de ſuivre ſon penchant lui manquoit, puiſque toute l'Europe étoit en paix. Il forma donc le projet de chaſſer de l'Eſclavonie les bandits qui y fourmilloient. Mais, avant que de pourſuivre, il convient de faire connoître cette eſpece de gens que perſonne, avant lui, n'avoit encore oſé attaquer ſérieuſement, quoiqu'ils miſſent tout le pays à contribution, & qu'ils y exerçaſſent d'étranges cruautés.

Ils avoient leurs chefs qu'on appelloit

Harumbacha : on les choisissoit parmi les plus forts, les plus intelligens, & les plus hardis de la troupe ; les lois qu'ils avoient établies étoient si rigoureuses, que la moindre faute étoit punie avec une excessive sévérité. Un de leurs gens avoit-il été trahi dans un village ? ils mettoient tout à mort, hommes, femmes & enfans. Leur fureur n'avoit aucune borne ; & si la troupe entiere avoit été détruite, il falloit que le Harumbacha, qui venoit la remplacer avec une autre, massacrât tous ceux qui avoient contribué à la mort de ses prédécesseurs.

C'étoient enfin de vrais partisans. Ils entretenoient des espions en Turquie, tomboient souvent à l'improviste sur les voleurs Turcs, auxquels ils enlevoient le butin qu'ils avoient fait, ou ils assassinoient & pilloient les Marchands qui voyageoient ; tout cela répandoit dans le pays une consternation universelle. Personne n'osoit s'exposer à la haine des bandits, & les propriétaires leur payoient une petite contribution, afin qu'ils préservassent leurs terres des incursions des voleurs Turcs. Les Seigneurs qui prenoient cette

précaution, étoient sûrs de vivre tranquilles aussi bien que leurs vassaux, attendu qu'ils s'étoient fait une loi de ne jamais manquer à leur parole. Chaque Bacha avoit un certain nombre d'hommes sous ses ordres ; & quand une de ces places devenoit vacante, les concurrens se présentoient en foule pour la remplir, le Bacha étant dispensé de toute espece de travail, & ayant abondamment de quoi vivre.

Ils alloient d'ailleurs librement dans le pays, & portoient de grands anneaux avec des boutons d'argent ; ce qui les rendoit très-reconnoissables. Si quelquefois ils étoient attaqués par des troupes réglées, ils avoient presque toujours le dessus, ils se retiroient dans des forêts immenses, dont eux seuls connoissoient les détours, & d'où ils tomboient d'autant plus facilement sur les propriétaires qui refusoient de leur payer des contributions.

Tels étoient les gens que Trenck osa d'abord attaquer avec les seuls Pandoures, ses vassaux ; il est vrai que dans la suite il obtint des troupes régulieres pour le soutenir, ayant offert à la Cour de Vienne de

purger le pays de ces dangereux ennemis. Cette espece de guerre commença donc ; & peut-être faut-il plus de courage, de prudence & d'intelligence, pour la faire avec succès, qu'il n'en faut pour conduire de grandes armées. Trenck sembloit né pour cela : nuit & jour sur pied, il leur donnoit la chasse, & les traquoit comme des bêtes sauvages, tuant tantôt l'un, tantôt l'autre ; il les traitoit avec une cruauté inouie, quoiqu'il fût continuellement exposé lui-même à tomber entre leurs mains par la trahison de ses propres gens.

Je rapporterai ici deux aventures qui peindront au naturel le caractere de cet homme singulier. Il avoit fait empaler vivant le pere d'un Harumbacha ; allant un soir faire la patrouille sur le bord d'un ruisseau qui séparoit les frontieres, il rencontra sur l'autre bord le fils de ce malheureux avec toute sa troupe. Il faisoit clair de lune ; celui-ci l'apperçut, & lui cria : » Trenck, » je connois ta voix, tu as empalé mon » pere, tu nous persécutes comme un co» quin, en usant à la fois de trahison & » de cruauté ; si tu as du cœur, passe de

» l'autre côté de ce ruiſſeau, je renverrai » mes gens ; mets bas tes armes, ainſi » que je vais le faire, à l'exception de ton » ſabre, & nous verrons à qui reſtera le » champ de bataille ! « La propoſition ayant été acceptée, le voleur fit retirer ſon monde, & Trenck paſſa le ruiſſeau. Ils tirerent leurs ſabres ; mais, à l'inſtant où le combat alloit commencer, Trenck le tua en trahiſon, d'un coup de piſtolet de-poche ; il lui coupa la tête, qu'il emporta, & la fit expoſer ſur un pieu. Je laiſſe actuellement à décider à mes lecteurs, ſi cette action envers un voleur dont la conduite avoit été auſſi noble & auſſi franche, eſt digne de blâme ou de louange. Quoi qu'il en ſoit, les bandits continuerent à être pourſuivis avec la derniere vigueur, & mon couſin devint l'effroi de cette dangereuſe race. Voici la ſeconde aventure.

Un jour que Trenck étoit à la chaſſe, il entendit de la muſique dans une maiſon iſolée, qui appartenoit à un de ſes vaſſaux ; il avoit ſoif, il entre & trouve une table garnie de nombreux convives qui célé-

broient une noce. Auſſi-tôt il s'aſſied, & mange avec eux, ſans ſe douter que cette maiſon étoit le rendez-vous des voleurs.

Dans ce moment arrivent deux Harumbachas de la plus haute taille, avec leurs armes. A cette vue, il ſe trouble; les voleurs cependant le tranquilliſerent d'abord en lui diſant:

» Nous ne t'avons jamais fait de mal, » Trenck, ni à tes vaſſaux, & tu nous » pourſuis avec une cruauté ſans exemple. » Nous penſons plus noblement que toi; » mange tranquillement. Nous pourrions » ſur-le-champ te fuſiller ſans que tu puiſſes » te défendre, mais ne crains rien; quand » nous aurons bien mangé, nous verrons, » le ſabre à la main, qui de nous a le » meilleur droit, & ſi tu es auſſi brave, » auſſi invincible qu'on le dit. «

Après avoir tenu ce diſcours, ils placerent Trenck entre eux deux, & ſe mirent à boire & à manger gaiement. Il eſt aiſé de comprendre quel devoit être l'embarras de mon couſin, attendu qu'il ne pouvoit pas ſavoir ſi ces chefs n'avoient pas laiſſé à la porte d'autres bandits, afin de

venir à leur ſecours à l'inſtant où ils vou-droient ſe défaire de lui. Il tira donc ſe-crétement, & ſans qu'on s'en apperçût, ſes piſtolets de poche, les dirigea par-deſſous la table ſur le ventre de ſes deux acolytes, & les lâcha tout d'un coup ; puis empoignant la table, il la renverſe ſur ceux qui étoient vis-à-vis de lui, & s'élance heureuſement hors de la chambre. En ſor-tant, il eut même la préſence d'eſprit de s'emparer du fuſil d'un des voleurs qui avoit été poſté à côté de la porte. Pendant ce temps, les bleſſés ſe rouloient en dé-ſeſpérés dans leur ſang, d'autres cher-choient à ſe dégager de deſſous la table. Un d'entr'eux y étant enfin parvenu, court comme un furieux après Trenck ; celui-ci le laiſſe approcher, le renverſe roide mort avec ſon propre fuſil, lui coupe la tête, & la remporte chez lui pour la mon-trer à ſes gens.

Ces pertes répétées priverent inſenſible-ment les bandits de leurs meilleurs chefs, & ils furent à la fin obligés de ſe retirer ſur les terres des Turcs.

Alors ſe déclara la guerre de 1740, où

tous les Hongrois prirent les armes pour sauver leur Reine. Trenck écrivit aussi-tôt à Vienne, pour demander la permission de lever un corps franc de Pandoures, à condition qu'on accorderoit un pardon général à ceux des voleurs qui voudroient s'y engager. Il obtint ce qu'il désiroit, fit publier l'amnistie, & commença à faire des levées. Peu de bandits consentirent à s'enrôler dans sa troupe; mais il fut plus heureux avec ses vassaux, dont il forma d'abord un corps de près de cinq cents hommes. Dès qu'il les eut rassemblés, il continua à donner la chasse aux voleurs, qu'il parvint à enfermer entre la Saw & la Sarsaw. Ainsi resserrés, ils furent obligés de capituler, & cela lui procura une recrue de trois cents hommes, qui prirent du service parmi ses Pandoures.

La plus grande partie de ces gens avoient six pieds de haut: ils étoient forts & vigoureux, sachant tous nager, & pouvant courir comme des cerfs, des heures entieres au travers des forêts. On n'en recevoit point d'autres dans les troupes de voleurs.

D'après cela, on ne doit pas être étonné

qu'un chef expérimenté ait pu, avec de pareils soldats, entreprendre à la guerre les choses les plus hardies & les plus extraordinaires; aussi, tant qu'il en resta quelques-uns dans le Corps de Trenck, les Pandoures furent-ils très à craindre. Le grand mal étoit qu'il n'y avoit entr'eux aucune discipline. Trenck, qui connoissoit leur caractere national, sut cependant y établir une sorte de subordination. Les débauches qu'il leur permettoit, & l'appât du pillage, furent des moyens dont il se servit toujours avec succès pour les engager dans les combats les plus périlleux. Il faut d'ailleurs qu'un Officier, avec de tels soldats, soit d'un courage à toute épreuve. S'il ne se met pas à leur tête pour attaquer, s'il ne leur promet pas un riche butin, il parviendra difficilement à les faire avancer; & dans le cas où il témoigneroit la moindre timidité, il peut être sûr qu'à l'instant ses soldats se révolteront, & retourneront chacun chez eux. Il faut enfin, pour tirer parti des Pandoures, non seulement les conduire avec la plus grande dureté, mais encore savoir dissimuler les excès effroya-

bles auxquels ils s'abandonnent souvent. C'est en tenant cette conduite, que Trenck parvint à acquérir la réputation d'un excellent partisan, devint la terreur des ennemis, & rendit d'importans services à Marie-Thérese.

En l'année 1741, que les Pandoures étaient encore entiérement indisciplinés, il arriva à Trenck l'aventure suivante. Comme il exerçoit son régiment, une compagnie entiere tira à balles sur lui, tua son Coureur qui étoit à côté de lui, & le cheval sur lequel il étoit monté. A l'instant il s'en débarrasse, court en furieux sur cette compagnie, compte un, deux, trois, quatre, & tranche la tête au quatrième. Il répéta cette exécution par trois fois, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à un Harumbacha, qui, ne voulant pas l'attendre, saute hors du rang, met le sabre à la main, & vint à lui, en disant: » J'ai tiré sur toi, » défends-toi si tu peux «. Tout le monde resta immobile. Trenck attaqua son ennemi, & il eut le bonheur de l'abattre. Alors il voulut continuer son exécution de quatre hommes en quatre hommes; mais le

le régiment entier prit les armes, & le coucha en joue; la rebellion fut complette.

Trenck, voyant qu'il n'avoit rien à ménager, se jette alors comme un forcené au plus épais de la troupe, & frappe avec son sabre de côté & d'autre. L'excès de sa rage en impose; il se fait une révolution dans les esprits, & les Pandoures tombent à genoux, en lui demandant humblement pardon: trop heureux d'en être quitte à si bon marché, il l'accorde, après en avoir embrassé plusieurs cordialement, & avoir fait un discours conforme aux circonstances & au génie du peuple auquel il avoit affaire. Depuis ce tems là, ses gens furent invincibles par-tout où il se trouvoit en personne.

A peine Trenck fut-il arrivé en Autriche, qu'il se présente de nombreuses occasions d'acquérir de la gloire. L'armée françoise avoit été battue auprès de Lintz. Trenck se trouvoit par-tout, traitoit ses prisonniers avec une barbarie incroyable, & ne faisoit jamais de quartier dans un combat. L'aspect seul des Pandoures inspiroit la crainte; & les cruautés qu'ils exerçoient d'ailleurs, jointes à la vivacité de leurs attaques, & la

leur adresse pour piller, portoient au loin la terreur & l'effroi. Trenck étoit intelligent, actif, bon guerrier, & savoit mettre chacun à sa place; d'après cela, il ne tarda pas à être connu & estimé. Il gagna la confiance & l'amitié du Prince Charles, ainsi que celle du Feld-Maréchal Comte de Keuvenhuller, qui sut tirer un grand parti de ses talens, & qui lui accorda une autorité dont aucun partisan n'avoit encore joui avant lui. Trenck étoit toujours en avant de l'armée; il poursuivit les ennemis jusqu'en Baviere, où il mit tout à feu & à sang. Comme le Prince Charles lui avoit ordonné de dévaster ce pays fertile, les Pandoures ne le ménagerent point, & ils y firent un butin immense, que leur Colonel acheta pour un prix bien au-dessous de sa valeur, & qu'il envoya dans ses terres d'Esclavonie.

La ville de Cham sur-tout fut exposée aux dernieres horreurs; on y mit le feu, & la plupart des habitans devinrent la proie des flammes. Les femmes & les enfans, qui, pour fuir, étoient obligés de passer sur un pont, étoient d'abord dévalisés, ensuite jetés dans l'eau. Cette action fut une de celles

qu'on reprocha à Trenck lors de ſon procès ; mais il ſe juſtifia en diſant :

1°. Que les Bourgeois de Cham avoient fait couper les mains à ſix de ſes gens, & les avoient enſuite menés en triomphe dans leur ville.

2°. Que la place avoit été priſe d'aſſaut.

3°. Que le Prince Charles lui avoit donné ordre d'agir comme il l'avoit fait.

Tous les bords de l'Iſer retentiſſent encore des barbaries de Trenck. Dekendorf & Filzhaf éprouverent toute ſa furie. Dans la première de ces deux villes, il fit priſonniers de guerre ſix cents François, quoiqu'il n'eût avec lui que ſon Adjudant & quelques Officiers. Sa troupe étoit alors à plus de quatre milles de-là ; mais il avoit placé de loin en loin des capottes de Pandoures ſur des fourches, de maniere que la garniſon, les prenant pour des ſentinelles, fut la dupe de ce ſtratagême.

On peut au reſte lire dans l'hiſtoire de Marie-Thérèſe les autres événemens de la guerre de la Baviere, auxquels il eut part, quoiqu'il y ſoit toujours repréſenté du côté le plus défavorable, vu qu'étant mort diſ-

M 2

gracié, il lui a été impossible de faire des largesses aux rédacteurs de cet ouvrage.

Trenck ayant porté son Corps à quatre mille hommes, on en fit en 1743 un régiment Hongrois d'Infanterie, auquel on aissa toujours le nom de Pandoures. Mon cousin y ajouta encore six cents Hussards, & cent cinquante chasseurs; mais quoiqu'il les payât de sa bourse, & qu'il les eût montés & équipés à ses dépens, cela n'empêcha pas, lors de la réforme, qu'on ne vendît les chevaux, fusils, &c. de ces derniers au profit du trésor impérial, qui ne m'en a jamais tenu compte.

Avec un Corps aussi nombreux, Trenck forma des entreprises plus considérables; il leva pour plusieurs millions de contributions, emporta, l'épée à la main, grand nombre de places, & livra, dans l'espace de cinq années, à Marie-Thérese, près de sept mille prisonniers François ou Bavarrois, & trois mille Prussiens. C'est une chose digne de remarque, que jamais il ne fut battu. Tout lui réussissoit à souhait; cela donnoit une telle confiance à ses gens, qu'il n'y avoit rien dont ils ne fussent capables lorsqu'il

les commandoit en perſonne ; auſſi eſt-il le premier qui ait pu parvenir à diſcipliner des Croates.

Dans l'année 1744, Trenck obligea les François à ſe retirer de l'autre côté du Rhin. Il paſſa ce fleuve à la nage avec ſoixante & dix Pandoures, prit d'aſſaut le fort qui eſt auprès de Philipſbourg, tua de ſa propre main le Marquis de Crevecœur qui y commandoit, & y laiſſa un poſte : puis, traverſant auſſi heureuſement le ſecond bras du Rhin, il ſurprit deux régimens de Cavalerie Bavarroiſe dans leur camp, & força, par cette manœuvre hardie, l'armée entiere à ſe retirer. Alors l'Alſace devint le théâtre de ſa gloire : il y répandit la conſternation, & mit la province entiere à contribution.

Cependant au mois de Septembre 1744, l'armée Pruſſienne étant entrée en Boheme, celle des Impériaux fut obligée de quitter en hâte l'Alſace, afin de courir au ſecours de ce royaume ; alors Trenck fut chargé de faire l'arriere-garde, ce dont il s'acquitta avec honneur.

Nous ne raconterons pas en détail tous

les événemens de cette campagne, qui sont assez connus, mais nous dirons seulement ici qu'il donna des preuves non équivoques de son intelligence & de sa bonne volonté auprès de Tabor & Budweiss, ayant osé attaquer une de ces places de vive force avec trois cents hommes, tandis qu'elle étoit défendue par les deux régimens Prussiens de Walrabe & de Kreutz. Il est vrai que les fossés étant plus profonds que ses espions ne lui avoient annoncé, les échelles se trouverent trop courtes, & la plupart de son monde fut tué ou noyé. Cela n'empêcha pas les garnisons de Tabor, Budweiss, & du château de Fravenberg de se rendre prisonniers de guerre, quoique son Corps fût encore éloigné de plus de cinq milles.

Son retour à Vienne au mois de Février 1745, ressembla à un triomphe. Tout le monde accouroit pour le voir; l'Impératrice elle-même le reçut avec les distinctions les plus flatteuses.

Comblé de joie, Trenck quitta cependant bientôt cette capitale, pour aller dans ses terres faire des recrues. Il leva huit

cents hommes avec lesquels il s'empressa de rejoindre l'armée. La Cour ne lui refusa rien de ce qu'il demandoit, & il continua pendant cette campagne à être employé avec le même succès.

Ce fût au mois de Septembre de cette année que se donna la bataille de Soraw. J'ai raconté ailleurs la maniere dont il s'y comporta, & la fable que ses ennemis inventerent pour le perdre, en supposant qu'il avoit fait le Roi de Prusse prisonnier dans sa tente, & qu'il l'avoit ensuite relâché. Cette calomnie infâme, dont, pour l'honneur de ma famille, j'ai démontré légalement la fausseté depuis la mort de Trenck, fut l'unique cause de son infortune; car on ne peut raisonnablement donner le nom de crimes aux autres choses dont on l'accusoit, comme d'avoir coupé lui-même la tête à des Pandoures rebelles; d'avoir cassé des Officiers qui s'étoient conduits lâchement, sans avoir assemblé le conseil de guerre; d'avoir acheté de ses gens des vases sacrés & des chapelets d'argent, & de les avoir fait fondre; de ne point aller à la messe les dimanches; d'avoir fait arrêter des malfai-

teurs dans les couvens où ils s'étoient réfugiés, &c. &c. De pareils faits étoient faciles à justifier dans un partisan qui commandoit à des soldats aussi féroces & aussi indisciplinés que les siens.

Je passe sous silence les basses manœuvres qu'on employa pour le faire tomber dans les piéges qu'on lui tendoit; les trahisons sans nombre, la prévarication de ses Juges, dont plusieurs ont été ou destitués de leurs places, ou renfermés dans des maisons de force, & je finirai cet article en disant que Trenck fut sans doute d'une cruauté inouie, qu'il fut avare, ingrat envers ses amis, vindicatif, emporté, mais je dirai aussi que peu d'hommes l'égalerent pour les talens militaires: intrépide jusqu'à la témérité, infatigable, intelligent, sujet fidele, son sang coula souvent pour la patrie; il contribua plus que tout autre à affermir le sceptre dans les mains de sa Souveraine, & cependant il mourut en prison à l'âge de trente-trois ans, victime de la haine, de la méchanceté, & de l'avarice de ses ennemis.

LES

LES AVENTURES

D'Alexandre de Schell, Lieutenant au service de Prusse, qui, le 26 Décembre 1746, étant de garde à la citadelle de Glatz, a déserté, & m'a sauvé de la prison où j'étois détenu.

Alexandre de Schell, dont les aventures sont mêlées avec les miennes, comme on l'a vu dans la premiere partie de cet ouvrage, étoit d'une bonne famille de Souabe; sa mere s'appeloit Loewenstein, & son pere, qui avoit perdu toute sa fortune par un procès désastreux, vivoit dans la plus excessive misere.

D'abord Lieutenant au régiment de Wirtemberg, il passa bientôt au service du Roi de Prusse, à qui le Duc de Wirtemberg avoit cédé ce régiment; & ayant donné dans plusieurs écarts de jeunesse, on le relégua, en 1744, dans le régiment de garnison de Mutschesalls.

Il est aisé de comprendre quel dut être le mécontentement de Schell, qui, dans le fond, n'étoit pas un mauvais sujet. Il dé-

penſoit beaucoup, ne tiroit rien de chez lui, & voyoit ſes appointemens réduits à ſi peu de choſe, qu'il lui reſtoit à peine de quoi vivre. Il ſe réſolut donc à prendre la fuite à la premiere occaſion. Le Général F...., Gouverneur de Glatz, ne contribua pas peu à l'affermir dans cette penſée, en le vexant de toutes les manieres, & en le mettant pour la moindre faute aux arrêts. Schell s'étoit attiré la haine de F... par une ſatyre qu'il avoit compoſée ſur les amours de ſa fille & du Major Doo; &, comme il avoit beaucoup d'eſprit, elle avoit malheureuſement fait grand bruit.

Ce fut dans ce tems-là même, & au moment où il craignoit d'être arrêté pour ſes dettes, que le Lieutenant de Bach vint lui propoſer de s'échapper avec moi, & de ſe procurer un appui par le ſervice qu'il m'auroit rendu. On imagine bien qu'il n'eut point de peine à le perſuader; ſon cœur étoit bon & compatiſſant, & il y avoit long-tems que mon infortune l'avoit touché. Depuis, il m'a cependant avoué qu'il avoit été moins déterminé par ces conſidérations, que par le plaiſir de ſe venger du

Général F.... , en délivrant un prisonnier dont l'évasion pouvoit le compromettre.

Sans ces éclaircissemens on auroit eu lieu d'être surpris de voir qu'un homme que je n'avois jamais vu, qui ne m'avoit aucune obligation, ait pu se résoudre à déserter en plein jour, étant Officier de garde, avec un prisonnier d'Etat, & de s'exposer ainsi à une mort infâme s'il eût été repris.

On a déja lu dans la premiere partie de cet ouvrage le récit de cet événement; j'ajouterai seulement ici que, quoiqu'on eût offert à Schell de le faire évader seul, il sentit bien qu'en fuyant sans moi, il alloit se trouver dans une situation déplorable, n'ayant ni argent ni ressource. Il étoit d'ailleurs plein de courage & de résolution, & avoit promis de me remettre en liberté; sa vanité l'engagea à me tenir parole. Inconsidéré par caractere, il suivoit toujours son premier mouvement, & c'est ce qui l'entraîna dans des périls qu'il n'avoit pas prévus. Toutes ces choses réunies lui firent prendre le parti désespéré de mourir avec moi, ou de me sauver. Il alla au-devant du

danger sans en être effrayé, conserva son sang froid, & osa tenter une entreprise, qui, parce qu'elle a réussi, a été plus admirée que blâmée.

A notre arrivée à Vienne, je n'eus rien de plus empressé que de procurer à Schell un emploi. Le Prince Charles voulut bien, à la recommandation de mon cousin, lui accorder une Lieutenance dans le régiment de Pallavicini. Ce régiment étoit en Italie, & destiné à faire le siége de Gênes. Je l'équipai de mon mieux, & lui donnai tout l'argent dont il pouvoit avoir besoin pour faire sa route. Mais, hélas ! Schell étoit joueur, & lorsque je le croyois déja à son régiment, je reçus une lettre très-laconique de lui, datée de Gratz, par laquelle il me mandoit qu'il avoit perdu son argent, sa montre, & tout ce qu'il possédoit; que si je ne pouvois pas l'aider à se tirer d'affaire, il étoit déterminé à aller chercher fortune ailleurs. Que faire ? J'avois depuis peu reçu des fonds de Berlin; je lui envoyai cinq cents florins, avec lesquels il arriva enfin à sa destination. Il ne resta toutefois que quatre mois au régiment; Schell avoit

prêté son argent, & voulut jouer; ne trouvant point d'autre expédient, il s'empara de la caisse de la compagnie, perdit, & déserta avec un Fourrier. Sa faute étoit d'autant plus grave, qu'il se retira à Gênes, & que l'on étoit en guerre avec cette république. Ce fut de là qu'il me manda du ton le plus léger, qu'il s'étoit engagé au service de la république en qualité de Caporal. Heureusement je trouvai occasion de voir à Vienne l'Ambassadeur de Venise, auquel je le recommandai. Je lui fis passer quelque argent; &, peu de mois après, je parvins à le faire faire Officier. Mais ce fut inutilement; car, dans la même année, il quitta encore sa place pour aller s'engager comme simple Soldat au service de Modene. Il ne tarda pas à m'en faire part, & me pria de l'aider. Le Baron de Lopresti, avec lequel j'étois fort lié, avoit des amis à Modene; j'eus le bonheur, par son canal, de lui obtenir encore une fois un emploi, & je l'équipai de nouveau. Ici il fut obligé pour sa sûreté de changer de nom, & il prit celui de Lesch qu'il avoit déja porté pendant notre fuite de Glatz.

Trifte fort que celui d'un homme dont la conduite a été affez mauvaife pour le forcer à cacher fon nom, afin d'être reçu parmi les honnêtes gens ! & cela arriva à Schell, qui étoit bien loin d'être un fcélérat, mais que la paffion du jeu & fon imprudence avoient éloigné du chemin de l'honneur, & faifoient errer dans le monde comme un aventurier.

Le voilà donc, par mon moyen, Lieutenant au fervice de Modene, aimé & confidéré univerfellement. Il avoit promis de ne jamais jouer, & d'avoir une meilleure conduite. Peut-être auroit-il tenu parole, fi un événement imprévu n'avoit dérangé toutes fes bonnes réfolutions. L'Archiduc étoit venu à Modene, & avoit amené à fa fuite quelques Officiers que l'Impératrice Reine envoyoit pour montrer les nouveaux exercices aux troupes de ce duché ; malheureufement il fe trouva parmi eux deux Officiers du régiment de Pallavicini. A peine Schell en fut-il inftruit, que, craignant d'être reconnu, ce qui feroit indubitablement arrivé, il déferta encore une fois, & alla s'engager comme fimple Soldat dans

le régiment Suiſſe de Souter, au ſervice de Sardaigne. Il m'avoit mandé dans le tems ce nouvel événement; mais j'étois déja enfermé à Magdebourg, où je ne pouvois plus être utile ni à lui, ni même à moi. Lorſqu'au mois de Décembre 1763, je ſortis de ma priſon, je cherchai vainement mon ami à Modene; perſonne ne ſut me dire ce qu'il étoit devenu.

En 1769, me trouvant à Vienne, j'allai voir l'Ambaſſadeur de Sardaigne, chez lequel je rencontrai par haſard M. de Renard, Capitaine au régiment Suiſſe de Souter. On parla de pluſieurs Officiers Pruſſiens que la fortune avoit maltraités, & Renard, à ce propos, loua extrêmement un certain Leſch, Secrétaire & Fourrier de ſa compagnie. Après pluſieurs queſtions, je ne doutai plus que cet homme ne fût mon ami Schell. Auſſi-tôt je lui écrivis, & j'en obtins une réponſe qui mérite d'être connue. Je lui avois fait paſſer de l'argent, il me le renvoya, & me manda qu'il n'avoit plus beſoin de ſecours; qu'ayant renoncé à toute eſpece de vanité, il vivoit tranquille avec ſon emploi & le produit des

leçons de langue, de dessin, & de musique qu'il donnoit; ce qui lui procuroit beaucoup plus que le nécessaire; qu'il étoit aimé, recherché, estimé, & bien portant; qu'il avoit enfin appris à ménager, & qu'il ne changeroit pas sa situation contre la plus brillante fortune; que, d'après cela, il ne vouloit plus m'être à charge; que j'avois déja assez fait pour lui, & qu'il étoit tems de songer à moi. Touché de sa maniere de penser actuelle, je lui proposai différens moyens d'améliorer son sort; mais il resta inébranlable dans sa résolution, & m'écrivit qu'il étoit déterminé à ne point quitter sa garnison d'Alexandrie; que la seule chose qu'il désiroit, c'étoit de me voir encore une fois avant de mourir.

En 1772, lorsque je demeurois à Aix-la-Chapelle, & dans le moment où je m'y attendois le moins, voilà tout d'un coup Schell qui entre dans ma chambre. Le lecteur imaginera aisément le plaisir que j'en ressentis. Il venoit de faire une très-longue route à pied, uniquement pour me voir. Il me raconta les aventures romanesques qui lui étoient arrivées, dont j'ai oublié la plus

grande partie. La volupté étoit l'unique but qu'il se proposoit dans la vie ; &, pour avoir occasion de se lier plus étroitement avec les jeunes personnes qui lui plaisoient, il avoit appris à broder, & à faire toute sorte d'ouvrages de femme. Il étoit aussi Maître de langue, & très-bon Poëte. Ce dernier talent sur-tout le rendit cher au beau sexe pendant les quinze dernieres années de sa vie, qu'il passa en Italie.

Il vécut quatre mois avec nous ; durant ce tems, il instruisoit mes enfans avec une affection vraiment paternelle, & il obtint l'estime de tous ceux qui le connurent. Il aimoit la solitude, & il étoit devenu un homme essentiel ; son esprit, autrefois si bouillant, avoit perdu toute sa vivacité : distrait, rêveur, il prenoit rarement part à la conversation, & son occupation ordinaire consistoit à lire ou à se promener en long & en large dans sa chambre, avec l'air de la plus profonde mélancolie. Je remarquai bientôt aussi qu'il commençoit à s'ennuyer chez moi, & qu'il désiroit retourner à Alexandrie.

A peine un mois s'étoit écoulé depuis

ſon arrivée à Aix-la-Chapelle, qu'étant allé promener ſur les remparts, il s'enfonça tellement dans ſes rêveries, qu'il tomba dans les foſſés de la ville. Il eut une épaule démiſe de cet accident, & on fut obligé de le rapporter à la maiſon.

Son courage & ſa patience étoient admirables; il ne ſe plaignit pas un inſtant, & il fut guéri en peu de tems. Conſidérant le changement extraordinaire qui s'étoit fait en lui, je ne pouvois pas m'empêcher de prévoir que bientôt mon pauvre ami perdroit entiérement la tête; il le remarquoit lui-même, & m'en parla; mais il m'aſſura auſſi que cela ne l'inquiétoit guere, attendu qu'il étoit muni d'une certaine poudre, au moyen de laquelle il bravoit la folie, les infirmités de la vieilleſſe, & toutes les rigueurs du ſort.

Quant à ſes autres diſpoſitions, elles n'étoient point changées. Si je lui avois dit: Schell, il faut que tu me venges, on m'a offenſé; je ſuis ſûr que rien n'auroit été capable de l'arrêter. Il avoit le malheur de ne pas croire à l'immortalité de l'ame, & je ne connus jamais d'homme qui craignît moins la mort.

Pendant son séjour à Aix-la-Chapelle, il me montra les cicatrices de seize blessures qu'il avoit reçues, dont plusieurs à mon occasion. Dans toutes les circonstances périlleuses, il avoit toujours été maltraité, & il s'étoit cassé les deux jambes & un bras par accident. Cela ne le rendoit toutefois pas plus timide; car peu de gens vidoient une querelle aussi gaiement que lui.

L'histoire de ses amours auroit fait un roman singuliérement intéressant. C'est dommage que ses écrits, tant physiques que moraux, ne me soient jamais tombés entre les mains, & ayent peut-être été renfermés avec lui dans la tombe.

J'espérois le garder encore long-tems chez moi, mais son congé étoit prêt à expirer, & il vouloit mourir à Alexandrie. Un jour donc où je m'y attendois le moins, je trouvai le matin sur mon secrétaire la lettre suivante, & Schell avoit disparu.

AMI,

» Vous avez une nombreuse famille, qui peut encore augmenter; vous avez lieu

d'être ſatisfait, puiſque vous poſſédez la plus reſpectable des femmes : ainſi, loin de pouvoir vous être utile, je vous ſuis à charge à Aix-la-Chapelle. Vous n'êtes pas aſſez riche pour me donner, & je penſe trop bien pour abuſer de votre amitié. Les devoirs de pere doivent vous être les plus ſacrés. Je ſuis content ; je vous ai vu heureux, & je vous laiſſe en bonne ſanté.

» Vraiſemblablement nous ne nous rencontrerons plus, mais ne vous embarraſſez pas de moi ; je n'ai beſoin de rien, & je trouve à Alexandrie tout ce qui peut contribuer à mon bonheur. Vous ſeul me manquerez ; mais il faut bien que je m'en prive ; car je n'entends pas vous occaſionner dorénavant le moindre ſacrifice. Vous ne me devez plus rien ; vous avez de beaucoup outrepaſſé en ma faveur & les devoirs de l'amitié, & ceux de la reconnoiſſance. Je vous ai ſauvé de Glatz, je l'avoue, mais peut-être auriez-vous moins ſouffert ſi je ne vous avois pas rendu ce ſervice. Au reſte, il eſt certain que ce ne fut pas tant par attachement pour vous que je me déterminai à cette action, que pour me

venger du Roi & de F... ; mon intérêt d'ailleurs s'y réunissoit ; j'espérois, par votre moyen, faire une fortune brillante ; toute autre ressource me manquoit, & j'étois humilié de me trouver dans un régiment de garnison.

» Aussi-tôt que j'éprouverai quelque incommodité, vous recevrez ma derniere lettre, & je cesserai de vivre, car je suis déterminé à ne plus souffrir. Quant à vous, c'est une autre affaire, vous vous devez à vos enfans, & c'est en cela seulement que je vous plaindrois, s'il vous arrivoit un malheur. N'ayez aucune inquiétude sur les frais de mon retour ; j'ai encore la montre que vous m'avez donnée, avec les six louis que je devois payer au Tailleur pour mon habit, & mes jambes sont aussi bonnes qu'il y a trente ans, lorsque nous traversions la Pologne.

» Je vous laisse le journal de cet étrange voyage, afin que vous puissiez vous en servir, si vous écrivez jamais l'histoire de votre vie ; les faits qu'il contient sont assez extraordinaires pour mériter d'y trouver place. La plus grande partie de notre car-

riere eſt paſſée, bientôt nous ceſſerons d'être; mais nous connoiſſons l'un & l'autre la mort, & nous irons au-devant d'elle d'un air ſerein. Quoi qu'il en ſoit, tant que j'exiſterai, je ſerai ſûrement à vous comme j'y ai toujours été, c'eſt-à-dire, prêt, au premier ſigne, à verſer mon ſang jusqu'à la derniere goutte pour défendre votre vie ou votre honneur outragé.

» C'eſt dans ces ſentimens, & avec une tendreſſe qui ne finira qu'avec lui, que s'éloigne aujourd'hui de vous votre ami,

ALEXANDRE DE SCHELL.

Il eſt aiſé de comprendre combien je fus peiné d'un départ auſſi précipité, qui m'ôtoit le moyen de donner à mon ami l'argent néceſſaire à ſa route. Peu de jours après cet événement, je me trouvai obligé d'aller à Vienne; je paſſai par Francfort, où je rencontrai l'honnête Schell qui y attendoit des nouvelles de ſes parens. Nous demeurâmes encore deux jours enſemble, & malgré les plus vives inſtances, je ne pus jamais le déterminer à reſter avec moi; j'eus même beaucoup de peine à lui faire

accepter vingt louis, afin de s'en retourner plus commodément à sa garnison. Nous nous dîmes adieu, un éternel adieu, & nous nous séparâmes.

Trois semaines après, il m'adressa à Vienne la lettre suivante :

AMI,

» Quand nous étions à Francfort, vous m'avez contraint à prendre vingt louis qui étoient nécessaires à vos enfans, & dont la perte vous coûtera peut-être bien des peines ; puissiez-vous, pour prix de ce bienfait, être au moins sensible au bonheur que cet argent a répandu sur une famille entiere, sur un vieillard de quatre-vingt-deux ans, expirant de faim avec sa femme & ses enfans dans une pauvre chaumiere de paysan, à l'instant où son fils Schell, qu'il croyoit mort depuis long-tems, est tout à coup entré, & a eu le plaisir inexprimable d'adoucir la misère de ceux à qui il devoit le jour.

» Que je désirerois, cher Trenck, pouvoir vous rendre avec ma plume tous les détails de cette scene attendrissante ! Il y

avoit déja vingt-quatre ans que mes parens n'avoient reçu aucune nouvelle de moi ; ils me croyoient mort. Je savois qu'ils avoient été ruinés par un procès, & je ne voulois pas les affliger davantage en leur apprenant mes propres malheurs. Mon pere ayant su la maniere dont j'avois quitté le service de Prusse, & que j'avois été à cette occasion pendu en effigie à Glatz, m'avoit donné sa malédiction. Ma mere m'avoit pleuré ; mais la fâcheuse situation où se trouvoient ses autres enfans, l'empêchoit de penser encore à celui qu'elle avoit cru devoir être un jour le soutien de sa vieillesse. Elle connoissoit mes talens, n'avoit rien épargné pour les cultiver, & cependant j'étois un ingrat qui l'avoit abandonnée. Ma sœur aînée étoit au lit, attaquée depuis douze ans d'une paralysie, & mourante de faim ; la cadette avoit perdu l'esprit au point qu'il falloit quelquefois la lier. Mon frere aîné, Major au service de Prusse, avoit été cassé par rapport à mon aventure de Glatz ; il sert actuellement sous un autre nom en Danemarck, en qualité de Caporal. Mon respectable pere,

pere, couvert de misérables lambeaux, attaqué d'une hydropisie, étoit assis sur un vieil escabeau, & ma mere âgée de soixante & dix ans, faisoit l'office de servante & de garde-malade.

Dans le moment où j'arrivai, il y avoit déja plusieurs jours qu'ils ne mangeoient plus que du pain sec; la pension de neuf florins par mois, qu'ils recevoient du Prince qui les avoit ruinés, avoit été dépensée avant le tems, & on ne la leur payoit jamais d'avance. Ils parloient de moi, & cherchoient à s'inspirer mutuellement du courage, lorsque tout à coup je parus dans la maison, que je me fis connoître, & leur apportai du secours.

» Dieu! comment vous peindre ce moment... Témoin de la profonde misere de mes parens, je restai d'abord interdit; puis, reprenant mes esprits, je jette mes louis sur la table.... Ma mere demanda: Sont-ils à toi, mon fils? — Oui, ma mere, je les ai acquis d'une maniere légitime, & je vous les apporte pour vous aider. L'étonnement & la joie se répandent alors sur tous les visages. Le vieillard laissoit

couler des larmes paternelles, & ma mere ſanglotoit dans mes bras. Ma ſœur malade demande qu'on faſſe un petit feſtin pour célébrer mon retour, & la folle ſaute & danſe ſans ſavoir pourquoi.

» Après que ces premiers momens furent paſſés, & que j'eus raconté à ma famille ce qu'elle devoit ſavoir de mes aventures, on prépara le dîner. Nous nous mîmes à table, & j'eus le plaiſir, mon tendre ami, de régaler ſur le bord de la foſſe mes pauvres parens avec votre argent, & de convertir en bénédictions les malédictions qu'ils m'avoient données.

» C'eſt à vous ſeul que je dois ce jour, un des plus fortunés de ma vie, car ſans argent je ne ſerois pas retourné à la maiſon. Si je n'avois point vu cette ſcene, la mort m'eût été indifférente ; mais je ſais actuellement pourquoi il faut que je vive. Mon pere, ma mere & mes ſœurs ont beſoin de moi, & je veux les nourrir. Je vole donc à Alexandrie : là je trouverai à gagner plus qu'il ne faut pour les entretenir, & ce n'eſt que d'aujourd'hui que je commence à connoître le vrai bonheur.

» Je ne vous mande point où j'ai trouvé cette malheureuse famille ; vous m'ôteriez le plaisir de travailler pour elle. Je n'ignore pas combien votre cœur est généreux, mais je sais aussi qu'il ne vous reste point de superflu à donner. Ce ne sera que quand je sentirai ma fin s'approcher, ou que je ne pourrai plus rien gagner, que je vous apprendrai la demeure de mes parens. Vous me remplacerez alors afin que je puisse mourir sans regret. J'ai passé neuf jours à la maison. Trois louis ont été dépensés pour nous réjouir, quinze avec ma montre sont restés sur la table, & je me suis enfui, comme j'ai fait à Aix-la-Chapelle, en laissant une lettre après moi.

» Vous voyez par ce récit que jamais vingt louis n'ont été employés d'une maniere plus sacrée que ceux que vous m'avez donnés à Francfort. Adieu, mon digne ami! ne m'oubliez pas. Je vous écrirai si j'ai besoin de quelque chose. En attendant, mandez-moi seulement tous les ans ce qui vous arrivera d'heureux. Je suis sûr que vous serez fâché que je vous cache la demeure de mes parens, vous y courreriez aussi-tôt ; mais c'est positi-

vement la raifon qui m'empêche de vous la dire. Je veux me réferver à moi feul le plaifir de leur faire du bien.

» Cette lettre partira d'Ulm, quoique je l'aie écrite en Suiffe où je fuis déja arrivé. J'ai chargé une perfonne de connoiffance de la mettre à la pofte. Que votre vertu vous préferve de toute efpece d'adverfité, & que Dieu ou le monde vous récompenfe. Je vivrai & je mourrai votre reconnoiffant & fûrement votre meilleur ami,

ALEXANDRE DE SCHELL,
Secrétaire du régiment de Souter, Suiffe, au fervice du Roi de Sardaigne à Alexandrie.

Depuis cette lettre j'en ai reçu encore deux autres à-peu-près du même ftyle. Dans la feconde Schell me mandoit qu'une vieille femme lui avoit fait un legs de cent cinquante ducats. Sa joie étoit inexprimable de pouvoir envoyer une pareille fomme à fa famille. J'ai perdu ces lettres, & je les regrette. Voici la derniere que j'aie reçue de lui après un filence de deux ans.

SCHELL mourant, à son ami TRENCK.

» Quand cette lettre vous parviendra, je ne serai plus. La trame de mes jours est à sa fin. Cher ami, jamais personne n'a quitté la vie aussi tranquillement que je vais le faire d'ici à quelques heures : après que je vous aurai offert, avec toute la présence d'esprit dont je suis capable, ce dernier témoignage de mon ardente reconnoissance.

» Je vous ai vu heureux, mon ami, & je vous laisse tranquille & content. Il y a deux ans que mon pere & ma mere sont morts. J'ai eu le bonheur de les aider jusqu'à leur dernier moment. Ma sœur paralytique a terminé ses jours il y a six semaines, & celle qui étoit folle n'a plus besoin de rien dans l'hôpital où elle est renfermée.

» L'amie que j'aimois a épousé un jeune homme qui l'adore ; & comme je déteste l'envie, je suis exempt de jalousie.

» Des douleurs de gravelle, jointes à la consomption, me tourmentent actuellement à un tel point, que je suis devenu un squelette vivant. Mon Médecin a observé des signes certains d'une prochaine dissolution ; moi-même je m'en apperçois, & je saurai

bien en peu de jours ou en peu d'heures cesser de souffrir.

» Vous savez ce que je porte à ce dessein sur moi depuis plusieurs années, & puisque je n'ai plus rien à espérer ou à perdre, ces lignes seront les dernieres que vous recevrez de votre fidele ami. Mon ame expirante vivra toutefois encore dans vous, & je ne mourrai pas tout en entier, puisque je vous laisse sur la terre.

» Les honneurs, la renommée, l'opinion de la postérité, tout m'est indifférent. Je meurs inconnu, & mon nom périt avec moi. Evitez dorénavant les prisons de Glatz & de Spielberg; il n'existe plus de Schell pour vous: de mon côté, je ne laisse point d'ami qui aie besoin de votre secours, & que je sois dans le cas de vous recommander. Non, Trenck! je ne suis plus rien pour vous, & votre sensibilité, si je recevois vos adieux, ne serviroit qu'à me donner des regrets inutiles. Le sommeil s'empare déja de mes sens.... mes yeux s'appesantissent; .... bientôt je dormirai, & mon sommeil ne sera plus suivi du réveil. Ah, Trenck! dans les bras même de la mort, l'amitié &